VOLUME III. WINNIPEG, MERCREDI, 19 Mai 1915 NUMERO 1

LA LIBERTÉ

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

...rimé et publié par la
...ANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

3EME ANNIVERSAIRE

Avec le présent numéro, la **Liberté** entre dans sa troisième année. Elle y entre contente et fière du travail accompli en ses deux premières années de vie et fermement décidée à poursuivre inlassablement sa tâche.

Quand parut le premier numéro de la **Liberté**, le 20 mai 1913, nous énonçames un programme d'action modeste, mais franchement catholique et français. Nous pouvons aujourd'hui nous rendre le témoignage, assez rare en notre pays, d'y avoir été scrupuleusement fidèle.

Nous avions donné notre parole que la **Liberté** ne serait pas que feuille politique. Elle ne l'a pas été, ni ne le sera dans l'avenir. Vis-à-vis du nouveau régime comme vis-à-vis de l'ancien, nous serons français et catholique. Ce sera la norme de notre conduite dans ce domaine.

* * *

La dépression des affaires, la crise à peu près générale qui en est résultée dans les rangs du journalisme, n'a pas empêché la **Liberté** de progresser. En quelques mois, pour répondre aux besoins des différentes classes de lecteurs qui nous lisent, nous avons créé une page du dimanche, une chronique féminine et une intéressante page agricole. Bientôt nous pourrons y ajouter une page toute spéciale pour les petiots. Et ce n'est qu'un commencement. D'ores et déjà il est décidé que la **Liberté** se publiera à dix pages en 1915, à moins que la guerre dure plus longtemps que nous l'escomptons.

Qu'on nous permette de remercier nos collaborateurs, tant religieux que laïques. A eux dans une large mesure revient le succès de la **Liberté**. De leur concours si effectif dépendront ses progrès de la troisième année.

NOUVEAU REGIME

Après quinze ans de pouvoir, Sir Roblin a dû abandonner son poste et demander au lieutenant-gouverneur d'appeler le chef de l'opposition, M. Norris, à former un nouveau cabinet et à administrer les affaires de la province. La chute du cabinet Roblin a été précipitée par l'enquête royale qui se tenait depuis quelque temps. Elle a révélé que la province avait perdu de fortes sommes dans la construction des nouveaux édifices du parlement. Sir Roblin, constitutionnellement responsable, a immédiatement, en face de ces révélations, remis sa démission entre les mains du lieutenant-gouverneur. Ce dernier a de suite appelé M. Norris à former un nouveau cabinet. Cela a été fait rapidement et sans difficulté.

M. Norris arrive au pouvoir dans des circonstances assez pénibles et difficiles; mais elles lui fourniront l'occasion de déployer son talent d'administrateur et de législateur. Le Manitoba est une province en voie de formation: c'est un champ où il y a amplement à moissonner, mais surtout beaucoup à semer.

C'est au pouvoir plus que dans l'opposition que se juge un parti. Là, il démontre quelle est réellement sa politique. Le temps de la critique est passé: il lui faut agir, produire des actes. Il y a des réformes à faire—dans tous les domaines pourrait-on dire. Le nouveau parti s'est engagé à beaucoup de réformes. Faisant la part généreuse aux nécessités de l'opposition, le peuple admettra que les nouveaux gouvernants ne s'en tiennent pas rigoureusement à leur programme d'hier.

* * *

Il paraît peu probable que nous aurons de nouvelles élections. Suffisamment d'ex-ministériels abandonneront leurs sièges pour que le nouveau gouvernement ne soit pas obligé d'en appeler au peuple. En ces temps de guerre, un élection générale serait tout à fait regrettable.

LA VOLONTE DE VIVRE ET LE DEVOIR DES CATHOLIQUES

"Aussi longtemps que durera "une persécution oppressive, re-"vêtus **des armes de lumière**, les "enfants de l'Eglise doivent agir "de **toutes leurs forces** pour la "vérité et pour la justice, c'est "leur devoir plus que jamais."

Encycliques, 11 février 1906.

Quand donc, enfin, les Canadiens français catholiques réaliseront-ils que l'éloquence n'est qu'**une des forces** que Dieu a mis à leur disposition pour la défense et la reconquête des droits religieux et nationaux qu'une majorité intolérante et opportuniste leur a arrachées? Quand donc enfin verront-ils que c'est dans l'union **pour l'action pratique** qu'ils trouveront la force irrésistible l'arme de lumière par excellence? Quand surtout s'entendront-ils sur **la forme et les moyens définitifs de cette action pratique?**

Avec ce mois de mai, Monsieur le Directeur, commence la troisième année de votre journal et je me plais une fois de plus à constater que vous avez su apporter un appui efficace aux initiatives, aux volontés d'action qui se sont trouvées sur votre chemin. Au cours de votre première année la Fédération Catholique s'est écroulée après avoir eu votre cordial support, au cours de la seconde on a pu lire dans vos pages, les appels de Jean-Baptiste, de Lorrain et d'autres en vue d'une organisation dont ils n'osèrent préciser la forme, mais qu'ils voulaient avec raison indépendante de la politique. Or triste retour des choses, plusieurs d'entre eux, victimes d'un politicien en quête d'élection, acceptaient un peu plus tard d'être les collaborateurs d'une feuille purement politique.

Les élections sont venus, ajoutant quelques chapitres à la farce politique qui se joue ces dernières années à nos dépens et nos jeunes volontaires de l'organisation catholique se sont tus. Et pourtant nombreux sont ceux qui impatiemment attendent un peu de vraie lumière, qui étouffent dans cette **situation imprécise,** comme s'ils étaient entre deux murs qui sans cesse sur eux se resserrent.

Ils sont nombreux ceux qui ont **soif d'action et qui brûlent d'entrer dans les cadres d'une organisation précise et forte.** A ceux qui demandent "qu'allons-nous faire?", n'y a-t-il point autre chose à indiquer qu'une action individuelle sans grande portée, tandis que des adversaires unis et organisés tirent de leur union et de leur organisation, la force nécessaire à l'oeuvre du démarquement de la race catholique et française?

Quelques fois même on nous conseille l'inaction. Au correspondant du **Nortuwest Review,** qui sous le pseudonyme de "Brandon" demandait ce qu'on allait faire pour améliorer la situation et éviter la double taxe, un autre correspondant faisait une réponse équivalente à celle-ci: "Rien à faire tant que notre évêque n'aura pas changé d'opinion politique; c'est un conservateur enragé, il a étranglé la Fédération parce qu'elle faisait des mamours aux libéraux. Rien à faire tant que notre évêque n'aura pas passé du bleu au rouge."

Celui qui a trouvé cette solution au problème catholique, a osé signer sa lettre. A cet homme qui évidemment lit le **Free Press** plus souvent que la Somme Théologique, nous répondrons par les mots de Léon XIII (1897): "Ce qui est plus déplorable encore, c'est que les catholiques canadiens eux-mêmes n'aient pu se concerter pour défendre des intérêts qui importent à un si haut point au bien commun et dont la grandeur et la gravité devraient **imposer silence aux intérêts des partis politiques qui sont d'ordre bien inférieur.**"

L'opinion de Sa Sainteté est celle de Monseigneur Langevin et ce n'est ni M. J. Troy ni le **Free Press,** ni personne autre qui enseigneront à notre Evêque, l'ordre et la hiérarchie des devoirs et des intérêts.

Quant à ceux qui comme le signataire "Brandon" veulent savoir que faire, nous leur citerons les paroles d'un rédacteur de la **Croix,** de Paris, au lendemain d'élections générales en France (1904): "Notre devoir demeure celui que nous avons sans cesse exposé: Oublier les nuances et les aversions qui nous séparent, nous unir sur le terrain religieux qui nous est commun, être prêts à résister de toute notre puissance à l'oppression, **nous grouper en associations diocésaines et paroissiales** pour défendre surtout les libertés scolaires, influer sur les députés par des démarches incessantes, enfin agir de toutes manières en particulier **par la presse** pour obtenir de l'opinion publique que peu à peu elle voit la vérité qui lui échappe."

Voici un texte plein de leçons et de suggestions, qui a sa pleine portée ici comme en France. Tout au plus serait-il incomplet ici, parce que s'adressant à des catholiques qui sont la majorité dans leur pays il ne mentionne pas une chose qui nous est indispensable ici, **une colonisation intensive par les nôtres.**

Mais, qui prendra l'initiative de cette organisation paroissiale, puis d'une fédération diocésaine des associations paroissiales? Qui? La Société Saint-Jean-Baptiste du Manitoba! Il le faut! Soumise à l'autorité religieuse, fondée pour la défense de la foi catholique et de la langue française, ayant introduit l'article "Colonisation intensive **à** tout prix" dans son programme, elle doit entendre le mot du Pape qui ouvre cet article "**c'est leur devoir plus** que jamais".

Vous du Comité Central, sachez ne prendre de repos que vous n'ayez fait naître dans tous les centres français avec **l'aide du Clergé,** une organisation locale de l'Association. Quittons le domaine de la rhétorique et de la parole pour entrer dans celui de **l'action persévérante, effective et inlassable.**

Deux causes aussi justes que la liberté d'enseignement et l'usage de la langue française ne peuvent être ainsi sacrifiées. Que l'Association Saint-Jean-Baptiste tende de tous ses efforts vers la restauration intégrale de ces droits inaliénables. Une fédération nationale des fédérations diocésaines réalisera l'union effective des provinces-soeurs. Tout en permettant à nos frères de Québec de réaliser cette question si mal comprise d'eux: la nécessité de l'émigration de l'excédent de leur population vers l'Ouest.

Le jour ou l'Association Saint-Jean-Baptiste aura adopté un programme de cette envergure, elle aura compris pratiquement, les appels des Souverains Pontifes et la leçon du rédacteur de la **Croix,** elle aura compris l'appel de Dieu qui existe pour les sociétés comme pour les individus. Elle aura écarté les difficultés qu'apportent à l'organisation catholique la question irlandaise, la question ruthénienne, que sais-je.

En s'affirmant résolue et puissante elle aura réglé d'une façon définitive le droit des catholiques et la question des races au Canada. L'Association Saint-Jean-Baptiste d'ailleurs ne sera point seule. Une autre force se crée lentement, trop lentement, mais inévitable au Manitoba: l'Association catholique de la jeunesse canadienne.

L'Association Saint-Jean-Baptiste trouvera là de vaillants frères d'armes, de valeureux membres, une élite dirigeante, une force dynamique. En aidant à ce mouvement à se développer, la Société Saint-Jean-Baptiste s'assurerait un brillant avenir.

En avant pour la justice et la vérité, de toutes nos forces.

Saint-Claude.

A DROITE ET A GAUCHE

Pourquoi combat en réalité l'Angleterre?

Voici, sur ce sujet, un autre témoignage qui va permettre à notre bonne presse jingoe et ignorante, de lancer de nouvelles foudres si elle veut être sincère. Mais il est vrai que le témoin ne porte pas un nom canadien-français. Et cela a toujours beaucoup à faire dans ses jugements.

Vers la mi-août, au cours d'une importante réunion unioniste, à Birmingham, Angleterre, M. Austin Chamberlain, le fils du grand impérialiste, a affirmé que "l'Angleterre est engagée dans la lutte pour elle-même autant que pour la France, la Belgique ou n'importe quelle autre des puissances alliées.

"Il y va de notre vie ou de notre mort, a-t-il ajouté; si nous n'aboutissions pas à la victoire nous cesserions de compter parmi les grandes nations."

* * *

Maintes fois, des dépêches nous ont dit que l'Allemagne avait tentée de conclure la paix avec la Belgique. Voici d'après le **XXe Siècle**—journal belge paraissant au Havre—quels auraient été les termes proposés vers la fin de décembre.

"La Belgique aurait été évacuée, mais elle aurait proclamé sa neutralité et aurait interdit son territoire aux armées françaises et britanniques."

Joli, n'est-ce pas?

* * *

Fatigués et gênés par la vigoureuse campagne du **Droit** d'Ottawa, en faveur de nos compatriotes d'Ontario, les avachis et les partisans de la conciliation avaient lancé le **Temps,** une feuille politique à tout faire, contre le vaillant défenseur des Ontariens. L'on était même allé jusqu'à s'attaquer bassement au R. P. Lortie o.m.i., l'âme du journal. Mais le **Temps** vient d'apprendre à ses dépends que c'est un jeu plutôt dangereux et que le Père Lortie est homme à riposter, et dûrement. La semaine dernière le **Temps** se voyait forcé de publier la rétractation suivante à l'adresse du R. P. Lortie, o.m.i., directeur du **Droit** et de l'Association d'Education:

"Le 22 mars 1915, le **Temps** publiait en première page, un long article intitulé: "Une bombe éclate dans le camp des faux blessés."

Dans cet article contenant de copieuses citations du pamphlet: "La Question Scolaire", signé par M. J.-U. Vincent, il y avait plusieurs passages injurieux à l'endroit du R. P. Lortie, o.m.i., directeur du **Droit,** au **Droit** luimême et à l'Association Canadienne-français d'Education.

Le **Temps** regrette la publication de ces passages et désire faire rétractation.

Il reconnaît dans le Révérend Père Lortie, o.m.i., un prêtre dont le caractère sacerdotal commande le respect de tout le monde. Les services que le Révérend Père Lortie a rendus à la cause des Canadiens français de l'Ontario obligent le **Temps** à reconnaître qu'il est également un franc patriote, digne de l'estime de ses concitoyens.

Le **Temps** reconnaît aussi qu'il est faux que le Révérend Père Lortie ait conduit le **Droit** de manière à appuyer le parti libéral ou tout autre clan politique.

Le **Temps** reconnaît en plus que ni le **Droit,** ni l'Association d'Education ne s'est rendu coupable de détournements de fonds au détriment du "Sou de la Pensée Française."

* * *

Récemment, à Saint-Hyacinthe, un plaideur enragé réclamait de son patron $1.05. Quoiqu'on fit il ne voulut jamais entendre raison et persista à plaidoyer. Résultat: le tribunal a débouté sa plainte, le condamnant à payer les frais qui s'élèvent à $75.

C'est ce qui s'appelle une bonne leçon.

La connaissance des choses créées nous amène à Dieu, leur trop grand amour nous en éloignerait.

* * *

Les meilleurs projets sombrent devant l'imprévu; mais l'avenir reste à Dieu rénumérateur.

COLONISONS

Le mouvement de colonisation, par la prise de homesteads, s'accentue d'une manière encourageante. Il ne se passe pas de semaine sans que plusieurs futurs colons n'aillent visiter les centres les plus populaires, comme Toutes Aides et Camperville.

Mais ce n'est pas seulement quelques douzaines de colons, qui devraient s'y rendre immédiatement pour choisir leur terre, ce sont des centaines qu'il faudrait grouper, pour établir rapidement de nouvelles paroisses avec église et école.

Ceux qui sont allés à Camperville sont revenus enthousiasmés, et retournent immédiatement avec tout ce qui leur est nécessaire aux premier travaux d'exploitation. Leurs bons rapports et leur exemple entraînent des parents et des amis à s'établir près d'eux.

Le Rév. P. G. Léonard, o.m.i., curé de Camperville, m'a écrit la semaine dernière: "Tous les colons venus jusqu'ici, ont pris des homesteads. Le défrichage avance rapidement et nous avons un noyau de bons catholiques, de bons Canadiens."

Je ne puis résister au plaisir de reproduire ici une lettre d'un colon, venu de la Province de Québec, pour venger la mémoire des missionnaires colonisateurs que l'on a si souvent accusés—et avec quelle malice!—de tromper les colons qui, dit-on, ne cessent de se plaindre amèrement.

Camperville, Man.,
12 mai 1915.

Au Rév. O. Corbeil,
Archevêché Saint-Boniface,
Rév. Monsieur,

Je suis maintenant installé sur un bon homestead, ici à Camperville. C'est bien grâce à vous si j'ai pu réussir à trouver un endroit avantageux pour m'établir. Je vous dois beaucoup de reconnaissance pour l'intérêt que nous m'avez porté. Je ne l'oublierai pas. Tous ceux que vous avez dirigés ici ont été très satisfaits comme moi, et nul doute que vous avez déjà été très remercié. Tout ce que vous avez dit de Camperville par le passé et tout ce que vous continuerez à faire, encouragera encore un grand nombre de familles à venir se choisir un bon homestead. J'ai bien examiné le terrain, j'ai été à bien des endroits avant de venir à Camperville, et je vous dirai que l'on peut trouver ici du térain pour tous les goûts.

Encore une fois, merci pour ce que vous avez fait pour moi.

Je me souscris votre humble et dévoué serviteur,

Siméon Aubin.

J'ai déjà donné le témoignage de plusieurs autres colons et je pourrais ajouter ceux de MM. Meunier et Birtz, qui, après avoir parcouru un grand nombre de homesteads et en avoir choisi parmi les meilleurs, assurent qu'on ne peut rien trouver de mieux ailleurs et que je n'ai pas même assez vanté ce pays.

Ces renseignement si sûrs, devraient encourager un plus grand nombre de Canadiens français à aller s'établir immédiatement sur ces homesteads. Que de familles de nos campagnes pourraient y envoyer un de leurs enfants, et lui donner ainsi à peu de frais, un riche héritage. Combien de jeunes gens, qui gagnent péniblement leur vie dans les villes, ou dans les voyages en chantiers, ou par quelques mois seulement de dûrs travaux aux récoltes et **au battage,** trouveraient aisément sur ces homesteads une vie de bonheur et d'indépendance pour tout leur avenir. Que de gens pourraient aussi, par une simple lettre, faire venir de la Province de Québec ou des Etats-Unis, des compatriotes, parents ou amis, en leur faisant connaître ces homesteads si avantageux pour leur établissement.

Mais il faut se presser, je le répète. Il y a là, dans un rayon de 10 milles, plusieurs centaines de bons homesteads, où nous pourrions former des paroisses canadiennes-françaises. Un retard de 2 ou 3 ans pourrait amener là une immigration étrangère qui nuirait à notre progrès et à notre influence nationale.

Tout le monde peut et doit participer à cette oeuvre patriotique et religieuse dans une certaine mesure. Que notre mot d'ordre soit crié de plus en plus fort: **Colonisons.**

O. Corbeil, Ptre.
Archevêché, Saint-Boniface, Man.

LES DROITS DU FRANCAIS

Devant un vaste auditoire, M. Henri Bourassa traite de nos droits.

(Service particulier)

Montréal, le 19 mai.—L'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-française poursuivant son énergique campagne en faveur de la minorité franco-ontarienne a tenu ce soir, sous les auspices de son Comité Régional de Montréal, une grande assemblée au Monument National. Cette assemblée était sous la présidence effective de M. Anatole Vanier, président du Comité Régional, et la présidence d'honneur de M. le sénateur Landry, président de l'Association Canadienne-française d'Education de l'Ontario. M. Henri Bourassa, directeur du **Devoir,** y a donné une conférence sur la langue française au Canada: ses droits, sa nécessité, ses avantages.

M. Bourassa a fait l'histoire de l'enseignement du français dans l'Ontario, disséqué le Règlement XVII et comparé cette pièce au régime scolaire imposé par les Prussiens aux Alsaciens-Lorrains de langue française. Il a examiné, avec de copieuses citations, toute la question des droits du français au Canada, au regard du droit naturel, des Capitulations, du Traité de Paris et de la situation créée par la conquête; il a analysé les diverses constitutions: Acte de Québec, Constitution de 1791, 1841 et 1867. Il a fait l'histoire du français au lendemain de la conquête et discuté à fond la question de la langue, de l'unité nationale et de l'enseignement bilingue. Toute la dernière partie de sa conférence a été employée à montrer la nécessité et les avantages de la conservation du français, au point de vue particulier des Canadiens-français, puis des Canadiens de toute origine; il a examiné la situation du français au point de vue commercial, au point de vue des relations diplomatiques et intellectuelles. Il a terminé sa conférence par un appel passionné à la lutte pour la défense et la conservation du français.

Cette étude qui a été mise en brochure et qui sera répandue à profusion couvre plus de cinquante pages de texte. C'est l'une des conférences les plus substancielles et les plus étoffées qu'ait encore prononcées le directeur du **Devoir.**

Nos lecteurs liront sans doute avec intérêt les passages suivants, à peu près textuels. Il s'agit de la nécessité et des avantages du français.

1o—Pour les Canadiens-français —Langue et religion

J'ai accumulé jusqu'ici, dit l'orateur, les arguments et les témoignages qui condamnent, aux points de vue de la Constitution et de l'histoire, les mesures particulières de proscription adoptées par la province d'Ontario. J'ai établi la base des **droits** du français au Canada. Envisageons maintenant la question sous un aspect plus large.

Y a-t-il, pour nous et pour tous les Canadiens-français, nécessité de conserver jalousement notre langue et de la faire enseigner à nos enfants? La conservation de la langue et de la civilisation françaises est-elle utile au Canada tout entier?

Sur le premier point, toute démonstration devrait être inutile Malheureusement, nous n'avons pas subi impunément le régime d'asservissement colonial et surtout les leçons d'abjecte servilité que trop de nos hommes publics et de nos journalistes nous ont prêchées depuis un quart de siècle. Un trop grand nombre de nos nationaux sont tombés dans le piège et croient à l'utilité de donner la préférence à l'enseignement de l'anglais à cause de son usage **pratique.** Oh! les gens **pratiques,** quels myopes et quels éteignoirs!

N'oublions pas qu'un peuple ne donne toute la mesure de sa valeur que s'il conserve jalousement et développe sans relâche les traditions et les facultés qui lui sont propres et qui constituent les éléments intrinsèques de sa supériorité.

Comme l'a fort bien dit M. Etienne Lamy, au Congrès du Parler français, "**chaque langue sollicite, révèle et consacre le génie d'une race.**" Gravons dans nos esprits cette parole lapidaire.

Un groupe ethnique qui se laisse assimiler apporte au peuple assimilateur un élément de force ou de supériorité; mais tout ce qu'il donne à autrui, il le perd pour lui-même. C'est ce qui est arrivé aux Ecossais et aux Irlandais, à qui, certes, l'on ne saurait faire un crime d'avoir perdu leur langue dans les conditions où ils se sont trouvés placés, mais qui ne témoignent pas moins de la vérité du principe que je viens de poser.

Si nous nous laissons angliciser, totalement ou partiellement, nous décherrons de toute façon. Les anglophones, dont nous deviendrons de plus en plus les instruments et les serviteurs, bénéficieront de notre labeur; mais ce travail restera confiné dans les régions inférieures de la vie nationale et économique; et le Canada sera privé de l'appoint inappréciable du génie et de la civilisation propres à notre race. Quand un peuple a hérité d'une part de ce merveilleux patrimoine moral et intellectuel que le génie de la France a accumulé pendant quinze siècles, sous l'inspiration de la pensée chrétienne la plus haute, il n'a pas le droit d'abdiquer ni de dilapider son héritage.

La conservation de la langue nous est également nécessaire pour la préservation de la foi. De tous les éléments humains qui participent à la vie religieuse d'un peuple, la langue et les traditions nationales sont les plus essentiels. Ai-je besoin d'insister sur ce point vital? Le mouvement magnifique de l'Association de la Jeunesse Catholique à l'appui des revendications de la minorité ontarienne, le précieux encouragement qu'il a reçu de Son Eminence le Cardinal Bégin, de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Montréal et de la plupart des évêques de la province de Québec, le manifeste de l'Université Laval, d'une si haute inspiration et d'un raisonnement si solide, témoignent suffisamment de la vérité de cette proposition. Les trouées effroyables pratiquées dans les rangs des catholiques de langue anglaise, à la faveur des mariages mixtes et des relations intimes favorisés par la communauté de langue entre eux et la population protestante ou agnostique, constituent une preuve plus éclatante encore de la nécessité pour nous de conserver notre langue si nous voulons garder notre foi dans toute son intégrité.

2o—Pour les Canadiens-anglais— Américanisation du Canada

Mais je veux placer la question sur un terrain où tous les Canadiens, anglais et français, protestants et catholiques, peuvent se rencontrer et s'unir. Je veux démontrer qu'il y a pour la nation canadienne tout entière, pour les Anglo-protestants comme pour les Canadiens-français catholiques, un avantage marqué et même une **nécessité** rigoureuse de conserver la langue française et d'en favoriser l'expansion dans toutes les parties de la Confédération.

Les Prussiens voient, non sans raison, un danger pour l'unité nationale de leur empire dans l'influence que la communauté de langue permet à la France d'exercer sur les Alsaciens-Lorrains et, à un moindre degré, dans le lien qui unit les Polonais de Posnanie à ceux de la Galicie et de la Pologne russe.

Au Canada, ce danger existe dans la communauté de langue qui permet aux influences américaines de pénétrer rapidement dans toutes les sphères de la vie intellectuelle, sociale et économique du Canada anglais.

Ce n'est pas le français qui menace l'unité nationale du Canada, c'est l'anglais.

Tout homme qui a un peu voyagé et observé ne peut manquer d'être frappé de l'américanisation rapide du Canada anglais. Calgary, Régina, Winnipeg et

(A suivre sur la page 8)

LE COIN DES DAMES

A VOIR la température maussade que nous avons depuis quelques jours, c'est à peine si nous pouvons croire que le mois des fleurs est commencé... Il pleut, il neige; enfin nous rencontrons partout des airs renfrognés et de petites personnes peu contentes d'avoir été forcées de mettre de côté leurs beaux atours de printemps, pour reprendre les manteaux d'hiver. Nous gelons, c'est simple! Et la Muse s'en mêle, l'ingrate! Aussi, ayez donc une idée par un temps pareil! Ce n'est pas pourtant que je me laisse influencer par des jours d'automne qui nous arrivent en mai. Non, mais n'avez-vous pas de ces heures aux idées sombres qui vous font dire: "Je n'ai de goût à rien". Peut-être suis-je dans un de ces moments-là, car aujourd'hui je n'ai pas le ton à la chronique. Si ça sonne faux, tant pis, vous direz: "Jacqueline est sur les nerfs". Vous aurez raison. C'est pourtant laid!

Mais, s'il ne sied en aucun temps de ne pouvoir surmonter les petites contrariétés—telles que des jours sans soleil—et dont la vie est pleine, faisons du moins des efforts de patience, surtout pendant ce mois consacré à notre bonne Mère, la Vierge consolatrice, celle qui fut par un prodige inoui la Mère du Sauveur. Elle se fait tout à tous, toujours prête à consoler comme à bénir aussi bien le malheureux coupable qui trouve en elle un refuge, que le juste souffrant qui accepte sans se plaindre les amertumes de la vie. "Qui d'entre vous est dans la souffrance sans que je la partage avec lui? Je pleure avec ceux qui pleurent", dit-elle.

Allons à cette Mère avec confiance, avec nos joies et nos peines, et songeons avec quel regard d'amour son Divin Enfant ne doit-Il pas accueillir pareille offrande ainsi passée par les mains de Marie.

Quand nous sommes lasses, allons nous jeter dans ses bras car elle connaît la souffrance, elle, dont le coeur a été transpercé de sept glaives.

Beaucoup trop hélas! ignorent quel trésor de Mère nous possédons au ciel! Prions de toute notre âme afin que le voile s'écarte de leurs yeux et qu'ils découvrent enfin la virginale beauté de la Reine des reines et qu'ils se sentent environnés des rayons de sa gloire.

Souvenons-nous aussi avec quel amour cette Mère recevra à sa dernière heure celui qui aura été fidèle pendant son pèlerinage.

Je m'apperçois, à la fin, que je me suis trompée, je voulais faire une chronique et j'ai presque fait un sermon. Quand je vous disais, amies, que je n'avais pas le ton à la "chronique"... Eh! bien! c'est la grâce que je vous souhaite.....

JACQUELINE DES ERABLES.

7 mai 1915.

QUESTIONS ENFANTINES

Les médecins ont constaté que, pendant la guerre Franco-Prussienne, la mortalité chez les enfants subit une baisse très remarquable. La seule raison de ce fait est qu'en d'autres temps, les mères qui laissaient le soin de leurs bébés à des mains étrangères, furent forcées par les circonstances à remplir elles-mêmes auprès de ces chers petits êtres, ces heureuses et douces fonctions que la maternité seule est appelée à donner.

Nous, mères canadiennes, pouvons retirer une salutaire leçon de ce fait aussi remarqué que remarquable. Que de misères, de la naissance du premier au dernier de leurs bébés, en laissent le soin exclusif, pendant des années, à des mains parfois sans expérience aucune, à des "bonnes" qui n'ont souci que du salaire mensuel. Personne, non personne, ne peut remplacer la mère dans les tendres soins, qu'exigent ces petits, bien souvent chétifs et ne tenant à cette vie que par un fil bien menu.

Dieu nous ayant choisies comme mères, alors, comme telles nous avons des devoirs à remplir dont on ne peut se soustraire. D'ailleurs, Dieu n'a-t-il pas, en nous donnant cet état sublime, placé dans notre coeur, ces fibres intimes, ces sentiments tout pleins de tendresse, même ces inspirations presque célestes que ne peuvent renfermer et contenir qu'un coeur de mère.

Ces sentiments, ces inspirations ne se développent, ni ne se cultivent. Ce sont des dons que la maternité engendre à profusion.

Quelque soit la situation sociale de chacune de nous, à moins d'être marâtre ou privée de ce qu'il y a de noble, de généreux, de grand en nous, quelle mère peut résister aux caresses de son enfant. Ces chers petits êtres qui exigent des soins continuels et sans nombre, ont un langage à eux seuls. Leurs yeux riants remercieront des chaudes caresses; leurs petits regards abattus par la maladie se fixeront sur la mère implorant des soins ou lui disant un gros et bon merci; leurs menottes grasses ou frêles se tendront avec avidité plutôt à la mère qu'à la "bonne"; leur petit être tout entier aura comme un frisson parti du coeur, quand ils se sentiront chaudement blottis dans les bras de la mère. Que de joies intimes, que de mignonnes caresses dont se prive la mère qui laisse son bébé aux soins d'une étrangère!!

Loin de nous, la pensée de faire la mère esclave du bébé! Oh non! Il lui faut des distractions, des moments de loisir où elle peut oublier sa fatigue des soins donnés. Mais que de mères, même celles qui n'ont même pas le service d'une "bonne", quittent souvent la maison de bonne heure! dans la matinée ou après la repas du midi pour ne rentrer que vers l'heure du souper. Que de mères passent la plus grande partie des soirées de la semaine hors du logis. Que font les chers bébés pendant ces absences prolongées? La "bonne" vous dira bien à votre entrée: "Bébé a été sage." Etes-vous certaine de ce fait? Parfois une petite enquête menée avec soin ferait découvrir que la réponse de la "bonne" ne renferme qu'une faible partie de la vérité. Ne vous en êtes-vous pas déjà aperçue?

Et puis arrive ce temps du premier développement intellectuel, cette éclosion, naissante de la connaissance des personnes et des choses. Si la mère laisse aux soins d'étrangers les deux, trois premières années de son enfant, si par sa faute elle se prive de ses tendres caresses, doit-elle confier à d'autres cet enfant, pendant cette époque où le travail mental se développe pour le bien ou pour le mal? Des volumes ont été écrit sur ce sujet et ce serait de l'audace de ma part si j'allais suivre ces écrivains. Mais quel champ de profondes méditations pour nous, mères de famille!

Gertrude.

RECETTE POUR NETTOYAGE DES MEUBLES

Ingrédients: ½ tasse d'huile d'olive; ½ tasse de térébenthine; 2 tasses de vinaigre.

Préparation: Mélangez bien l'huile avec la térébenthine et ajoutez ensuite le vinaigre. Enlevez bien la poussière avant d'appliquer cette préparation. Employez du coton à fromage pour l'application.

RECETTES

Boeuf à la mode

Prenez une livre de lard salé, deux livres de boeuf. Coupez la viande en petits morceaux de la grosseur d'un dé, mettez une cuillerée à thé d'épices, sel et poivre. Couvrez d'un peu d'eau et laissez mijoter. Ajoutez un peu d'eau de temps en temps, laissant cuire pendant trois ou quatre heures.

• • •

Steak à la Hambourg

Ingrédients: 2 livres de steak dans la ronde; ½ tasse de miettes de pain; ½ tasse d'oignons hachés fin; 1 cuillerée à thé de sel; ½ cuillerée à thé de poivre; 1 oeuf.

Préparation: Hachez la viende bien fin, assaisonnez-la. Battez l'oeuf et mêlez à la vinde avec le pain et les oignons. Divisez en boulettes. Roulez-les dans la farine et faites-les frire dans le beurre ou la graisse.

• • •

Croquettes aux pommes de terre

Faites cuire 5 ou 6 pommes de terre de plus au dîner. Ecrasez-les avec un peu de crême et de beurre ainsi qu'un oeuf bien battu. Faites des croquettes que vous roulez dans du biscuit au soda pilé. Faites cuire dans la graisse ou le beurre.

• • •

Sucre au chocolat

Ingrédients: 1 tasse de sucre jaune; 1 tasse de sucre blanc; ½ tasse de lait; 4 cuillerées à soupe de chocolat ou cocoa; ½ tasse de noix hachées; 1 cuillerée à thé d'essence de vanille.

Préparation: Faites bouillir jusqu'à ce que en ayant jeté quelques gouttes dans l'eau froide il se forme en petites boules. Retirez du poêle et ajoutez les noix. Versez dans des plats beurrés.

C. D.

LE NAUFRAGE DU LUSITANIA

La version du capitaine. — Récits de survivants

Kinsale, 12. — Le capitaine Turner, du "Lusitania", a comparu devant le coroner et a été questionné. Le coroner lui a demandé s'il avait reçu un message concernant un navire qui aurait été coulé au large de Kinsale par un sous-marin. Le capitaine Turner a répondu qu'il n'avait rien reçu:

—Avez-vous reçu des instruction au sujet du voyage?

—Oui, monsieur.

—Avez-vous la faculté de nous dire qu'elles étaient ces instructions?

—Non, monsieur.

—Les avez-vous exécutées?

—Oui, le mieux que j'ai pu.

—Dites-nous vous-même ce qui est arrivé après avoir passé Fastnet.

—Le temps était clair, répondit le capitaine Turner. Nous marchions à une vitesse de 18 noeds. J'étais à bâbord et entendis l'officier en second Hefford s'écrier: "Voilà une torpille."

"Je courus à tribord et vis clairement le sillage d'une torpille. De la fumée et de la vapeur sortirent entre les deux cheminées. Il y eut un léger choc. Immédiatement après la première explosion il y en eut une autre, mais celle-la peut s'être produite à l'intérieur.

"De suite je donnai l'ordre de descendre les chaloupes jusqu'à la lisse et d'y faire embarquer les femmes et les enfants.

"Je donnai aussi l'ordre que toutes les cloisons étanches soient fermées, continua le capitaine Turner.

"Entre le moment où nous passâmes devant Fastnet, à onze heures environ, et le torpillage, je ne vis aucun indice quelconque de sous-marin. Il y avait un peu de brume le long de la côte d'Irlande et quand nous arrivâmes près de Fastnet, je diminuai la vitesse à 15 noeuds. J'ai été en communication par T. S. F. avec la côte tout le long de la traversée."

Le coroner demanda aussi au capitaine Turner s'il avait reçu des messages indiquant la présence de sous-marins, au large de la côte d'Irlande. Il répondit par l'affirmative. Questionné sur la nature du message, il répondit:

—Je vous demande respectueusement de poser cette question à l'amirauté.

"Je donnai aussi l'ordre d'arrêter le navire, continua le capitaine Turner, mais nous ne pouvions pas arrêter, nos machines étant hors d'usage. Il n'était pas prudent de mettre des chaloupes à la mer jusqu'à ce que la vitesse du paquebot fût moindre.

"Aussitôt que le "Lusitania" fut atteint, il donna fortement de la bande à tribord. J'étais sur le pont quand il coula et s'enfonça sous moi. Il flotta environ dix-huit minutes après avoir été touché par la torpille. Ma montre s'arrêta à 2 heures 36.

"Je fus recueilli parmi les débris et ramené par un chalutier.

"Aucun navire de guerre ne nous convoyait. Je n'en vis aucun et aucun ne m'a été signalé. Au moment où je fus recueilli, j'aperçus des cadavres flottant à la surface, mais aucune personne vivante.

—Est-ce que dix-huit noeuds étaient la vitesse normale du "Lusitania"?

—En temps ordinaire, répondit le capitaine Turner, il pouvait faire 25 noeuds; mais, depuis la guerre, sa vitesse avait été réduite à 21 noeuds. La raison pour laquellle nous marchions à 18 oeuds est que je désirais arriver à la barre de Liverpool sans être obligé de m'arrêter et profiter de la marée haute.

—Y avait-il une vigie chargée de signaler les sous-marins, à cause des précédents avertissements?

—Oui, nous avions double vigie,

—Naviguiez-vous en faisant des zig-zags au moment où a eu lieu le torpillage?

—Non, le temps était clair et la terre était très visible.

—Etat-il possible à un sous-marin de s'approcher sans être vu?

—Oh! oui, très facilement.

—A-t-il été impossible de mettre les chaloupes de babord à la mer?

—Oui, dit le capitaine Turner, vu l'inclinaison du paquebot.

—Combien de chaloupes ont été mises à la mer sans accident?

—Je ne peux dire.

—Des chaloupes ont-elles été mises à la mer sans accident?

—Oui, une ou deux à babord.

—Vos ordres ont-ils été exécutés promptement?

—Oui.

—Y a-t-il eu une panique à bord?

—Non, il n'y a pas eu de panique; tout était presque calme.

—Combien y avait-il de personnes à bord?

—Il y avait quinze cents passagers et environ six cents hommes d'équipage.

—Un avertissement annonçant que le "Lusitania" serait torpillé ayant été donné à New-York, avez-vous fait demander à l'amirauté de faire escorter le paquebot? demande le président du jury.

—Non, je lui ai laissé ce soin. Ce n'est pas mon affaire, c'est la sienne. Je n'ai fait qu'exécuter les ordres que j'avais reçus.

—Je suis très heureux de vous entendre dire cela, dit le coroner.

—Avez-vous reçu un message par T. S. F. vous disant de faire suivre à votre navire une direction plus au nord? demanda un membre du jury.

—Non, répondit le capitaine Turner.

—La direction du paquebot a-t-elle changée après qu'il a été frappé par les torpilles?

—Je fis diriger droit vers la terre, mais c'était inutile. Avant cela les cloisons étanches furent fermées. Je suppose que l'explosion les força à rester ouvertes. Je ne sais pas jusqu'à quel point le "Lusitania" fut endommagé.

—Doit-il y avoir de graves dégâts faits aux cloisons étanches?

—Certainement, sans aucun doute.

—Les passagers étaient-ils munis de ceintures de sauvetage?

—Oui.

—Des ordres spéciaux ont-ils été donnés ce matin-là aux passagers pour qu'ils mettent leurs ceintures de sauvetage?

—Non.

—Avez-vous reçu un avertissement avant d'être torpillé?

—Aucun. L'attaque fut soudaine.

—S'il y avait eu un navire en patrouille près de là, aurait-il pu vous être d'une assistance quelconque?

—Il aurait pu, mais c'est une de ces choses que tout le monde ignore.

Au sujet des menaces faites contre son navire, le capitaine Turner dit qu'il n'a rien vu sauf ce qui a paru dans les journaux de New-York, la veille du départ du "Lusitania". Il n'a jamais entendu les passagers parler de ces menaces.

—Un avertissement a-t-il été donné aux ponts inférieurs après que le navire a été frappé? demande-t-on au capitaine Turner.

—Tous les passagers doivent avoir entendu l'explosion.

Le capitaine Turner, en réponse à une autre question dit qu'il ne reçut aucune annonce de la vigie avant que la torpille atteignit le "Lusitania".

Après que les médecins eurent témoigné que les victimes étaient mortes d'un séjour prolongé dans l'eau et d'épuisement, le jury rendit son verdict.

Le jury a exprimé ses sympathies pour les parents des victimes du "Lusitania" et pour les Américains affligés.

• • •

Queenstown, 12. — Le docteur Houghton, de Troy (New-York), dit qu'après la première explosion, il n'y avait pas lieu de s'effrayer, car on croyait que le navivre pouvait atteindre la côte et s'échouer. Cependant, les chaloupes étaient préparées à tout événement.

A ce moment-là, une seconde torpille toucha le paquebot en un point évidemment plus vital, car il se mit immédiatement à s'enfoncer.

Un tout jeune homme, M. Lane, passager de seconde classe, fait le récit suivant:

—J'étais sur le pont B quand j'aperçus le sillage d'une torpille. Je m'étais à peine rendu compte de ce fait que le paquebot sembla buter et commença immédiatement à pencher à tribord.

"Je pensai immédiatement à me saisir d'une ceinture de sauvetage, mais je m'arrêtai en route pour aider des enfants à monter sur le pont. La seconde classe était une véritable "nursery". Un grand nombre de pauvres petits ont dû être noyés, mais j'ai eu la satisfaction de voir une chaloupe pleine de femmes et d'enfants quitter le navire.

"Au moment où l'eau atteignit le pont sur lequel je me trouvais, j'aperçus une chaloupe dans laquelle il y avait encore une place. Comme personne d'autre ne se trouvait là, j'y pris place, mais il était trop tard. Le "Lusitania" tourna si brusquement, que notre chaloupe fut sur le point de chavirer.

"Nous parvînmes à la redresser et nous fûmes alors témoins du spectacle le plus horrible qu'il soit possible d'imaginer:

"L'avant du paquebot plongeait dans l'eau et l'arrière était tout en l'air. Sur les ponts, des gens luttaient désespérément pour conserver l'équilbre sur des surfaces presque verticales. Leurs cris faisaient frémir. Puis, sans merci, la mer se referma sur le paquebot et sur tous ces malheureux.

"Douze chaloupes étaient tout ce qui restait de notre ville flottante. Au bout de quelques secondes, des nageurs, des cadavres et des débris apparurent à la surface.

"Le sauvetage commença; nous étions à bout de forces quand un chalutier nous prit à son bord."

Williams, le maître d'armes du "Lusitania", est le plus fier de tous les survivants de l'équipage. C'est lui, en effet, qui aperçut le galon d'or de la manche du capitaine Turner au moment où celui-ci, après s'être maintenu deux heures et demie à la surface, était à bout de forces.

"M. Brooks, de New-York, a raconté que toutes les chaloupes avaient été préparées pour être mises à la mer la veille du désastre puis il a ajouté:

"Sur les ponts du paquebots, après l'explosion de la torpille, il n'y eut aucune trace de panique; à peine quelques femmes eurent-elles une crise d'hystérie. Je n'ai pas remarqué qu'aucun effort soit fait pour distribuer des ceintures de sauvetage, et je n'ai pas pu moi-même m'en procurer une.

"La mise à la mer des chaloupes n'a pas été couronnée de succès. Celles de babord étaient inutilisables en raison de l'inclinaison du navire sur tribord. De ce côté, les femmes attendaient avec calme qu'on leur fit prendre place dans les chaloupes. Sans perdre de temps, les hommes les y installaient rapidement. Je montai dans une de ces chaloupes et aidai à sa manoeuvre. Mais voyant qu'il était impossible de la détacher du navire avant qu'il coulât, je plongeai dans la mer et m'éloignai à grandes brasses. Quand je me crus hors de la zone dangereuse, je me retournai et vis le paquebot plonger alors que ses ponts étaient encore noirs de femmes et d'enfants impuissants."

• • •

Queenstown, 12. — Un garçon de cabine du "Lusitania" a fait aujourd'hui le récit suivant de la catastrophe:

"Les voyageurs, dont un grand nombre ont été sérieusement blessés par l'explosion des torpilles et par les débris du bateau, étaient en train de déjeuner. La mer était belle et calme. Nous marchions à environ 16 noeuds et nous nous trouvions à environ 12 kilomètres au sud de Golleyhead, quand le navire fut atteint par une torpille suivie de deux autres une minute ou deux plus tard.

"La première explosion ébranla fortement le navire et les autres achevèrent de détruire le grand paquebot.

"Le "Lusitania" coula 20 minutes après avoir été touché par la première torpille.

"Le spectacle était terrifiant, mais les passagers gardèrent leur sang-froid d'une manière surprenante. Presque tous les passagers de première classe furent noyés. La plupart de ceux qui furent sauvés étaient des passagers de seconde ou de troisième classe.

"Nous n'avions même pas aperçu le sous-marin. Il apparut subitement à la surface, à tribord à l'avant du navire, sur lequel il envoya une torpille. Le sous-marin disparut aussi subitement qu'il avait apparu.

"Nous avons vu le sillage de la torpille dans la mer et le navire fut touché par le milieu. Le "Lusitania" penchant sur l'avant et commença à s'enfoncer.

"Le sous-marin envoya alors deux nouvelles torpilles, qui atteignirent également le navire, qui coula en 20 minutes.

"Après que le sous-marin eut plongé, il ne reparut pas. Il reparut après avoir accompli son oeuvre et n'essaya nullement de sauver les hommes, les femmes et les enfants, mais les laissa noyer comme des rats pris au piège, quand l'immense paquebot s'enfonça dans l'eau comme une pierre.

"La scène fut épouvantable au moment où le navire coula.

"Un grand nombre de passagers furent noyés immédiatement par la succion produite, au moment où le "Lusitania" disparut. Environ 100 personnes sautèrent par-dessus bord et s'accrochèrent aux débris flottants du navire ou aux chaloupes renversées que l'explosion avait fait sauter hors du navire.



Pour Lire au Foyer le Dimanche



EXTREME-ONCTION

I.—Nous avons à la maison une personne sérieusement malade, sans qu'elle soit pourtant en danger de mort... Faut-il demander le prêtre?

Sans doute. Un catholique, dès qu'une maladie grave se déclare, devrait aussitôt appeler le prêtre:

1o D'abord, pour faire une bonne confession, avant que le mal en s'aggravant, rende la chose bien plus difficile;

2o Pour se consoler et se rassurer en ayant sa conscience en paix avec Dieu:

3o Enfin, pour augmenter les chances de guérison. Tout le monde sait, en effet, et les médecins le proclament hautement: l'état moral d'un homme a une influence considérable sur son état physique. En le faisant heureusement réagir contre la maladie, il l'aidera à en triompher plus facilement.

II.—Mais le prêtre parlera, peut-être, de communion en viatique, et le malade en sera effrayé...

Pour un catholique, la visite de N.-S. ne doit jamais être une cause d'effroi, mais bien au contraire une grande consolation et une grande force. N'est-ce pas le temps d'appeler le consolateur, quand il y a désolation et anxiété, dans la famille? N'est-ce pas le temps de sacrifier son coeur contre la souffrance, en recevant celui qui voulut souffrir et mourir pour nous? de lui demander secours au moment où l'on se sent le plus faible et le plus abandonné? Un enfant malade craint-il de voir son père ou sa mère s'approcher de son lit de douleurs? Rappelez-vous donc la touchante parole des soeurs de Béthanie: "Seigneur, celui que vous aimez est malade." Notre-Seigneur ira vous encourager et vous consoler.

III.—Mais faire communier le malade en viatique, ne sera-ce pas lui annoncer la gravité de son mal?

Sans doute. N'est-ce pas du reste ce que vous avez déjà fait en appelant le médecin plusieurs fois peut-être? D'ailleurs une maladie dangereuse n'est pas nécessairement une maladie mortelle. Vous combattez le mal par des remèdes corporels, pourquoi donc négliger de fortifier l'âme par les secours spirituels et surtout par la communion?

L'Eglise permet de communier en viatique, c'est-à-dire, sans être à jeun, quand une maladie est déclarée dangereuse par le médecin, et cette communion peut être répétée selon la direction du prêtre et la dévotion du malade.

Si la maladie est assez grave pour faire craindre un danger de mort, sans même qu'il soit immédiat, on peut et on doit demander la communion en viatique et même recevoir l'Extrême-Onction.

IV.—L'Extrême-Onction! Mais la famille va être désolée et le malade épouvanté par cette annonce de mort!

Des sentiments si peu chrétiens viennent de fausses idées que l'on se fait parfois sur la nature du sacrement et sur les effets qu'il produit dans l'âme et le corps.

L'Extrême-Onction est le sacrement des malades, mais non pas le sacrement des agonisants. On doit le donner dans une maladie grave qui, au dire du médecin, se terminera par une crise heureuse ou fatale, mais il ne faut pas attendre l'heure de cette crise pour administrer l'Extrême-Onction. Autrement on prive le malade des secours spirituels qu'il donne à l'âme aussi bien que des effets corporels qu'il peut avoir pour le rétablissement de la santé.

Au point de vue spirituel, le sacrement de l'Extrême-Onction:

1o Remet les péchés véniels et même indirectement les péchés mortels qui se trouveraient dans l'âme;

2o Il diminue la dette de l'homme vis-à-vis la justice divine;

3o Il donne une augmentation de force et de patience pour supporter la souffrance et se résigner à la volonté de Dieu.

Au point de vue corporel, il est institué pour rendre la santé au malade, si c'est la volonté de Dieu. Très souvent les prêtres et les médecins sont témoins des heureux effets de ce sacrement. Le calme moral qu'il produit et la force spirituelle qu'il communique à l'âme, aident puissamment le malade à franchir heureusement la crise décisive de la maladie.

Mais comment espérer le résultat quand l'homme est déjà aux portes de la mort? Il faudrait alors un vrai miracle pour le guérir et Dieu ne s'est pas engagé à faire de miracle.

Tout cela bien expliqué à un homme de foi, non seulement ne l'effraie pas, mais lui fait souhaiter au contraire, de recevoir ce sacrement pour fortifier son âme et augmenter les chances de la guérison.

Ce qu'on doit préparer pour l'Extrême-Onction:

1o Une table recouverte d'un linge blanc sur lequel on place un crucifix et deux flambeaux.

2o Une soucoupe avec de l'eau bénite et un rameau.

3o Une autre soucoupe ou un verre avec un peu d'eau pour purifier les doigts du prêtre.

4o Une assiette avec 7 boules de ouate et une tranche de mie de pain.

Après l'Extrême-Onction, on doit jeter au feu l'eau, la ouate et la mie de pain.

UNE FOIS L'AN

Avec une communion par année, pensez-vous pouvoir vous maintenir dans la vie chrétienne?

Ami lecteur, laissez-moi vous le dire, si vous étiez un chrétien fervent, vous ne vous contenteriez pas d'une communion par année. Nous ne sommes plus heureusement aux temps où les chrétiens jansénistes croyaient faire beaucoup d'honneur à Jésus en le fuyant, et lui témoigner une grande affection en tremblant sans cesse de s'approcher de lui.

• • •

Vous n'êtes pas un dévot, n'est-ce pas? Soit, mais vous êtes un hommes qui a des tentations graves, de fortes passions, peut-être même des habitudes mauvaises d'impureté et d'intempérance. Dans votre confession de Pâques, vous avez promis sérieusement de lutter contre ces tendances antichrétiennes. Croyez-vous donc qu'une confession suffit pour déraciner des habitudes entretenues et nourries dans l'âme pendant des années et des années?

Il faut lutter beaucoup et longtemps pour s'établir enfin solidement dans la vie chrétienne. Or la lutte ne suppose pas toujours la victoire. L'âme faiblit quelquefois et l'ennemi nous jette à terre.

En n'allant à confesse qu'une fois l'an, qu'arrivera-t-il?

Le voici.

Vous résisterez peut-être pendant quinze jours ou un moi, puis vous retomberez. Une fois vaincu, le démon se hâtera de vous faire répéter la même faute, c'est sa tactique, afin de s'assurer de plus en plus la domination de votre âme. Vous cesserez, de prier, de lutter, de fuir l'occasion en un mot, un mois après Pâques vous serez de nouveau en péché mortel comme avant.

Et vous resterez en cet état fatal jusqu'aux pâques prochaines.

• • •

Faites votre compte.

En état de grâce?... un moi.

En péché mortel?.: onze mois!

Pendant un mois, j'ai travaillé pour mon paradis.

Pendant onze mois, j'ai travaillé pour mon enfer!

Pendant onze mois j'ai été séparé de Dieu et de ma famille du ciel. Je n'ai gagné aucun mérite.

J'ai été l'ennemi de Dieu, condamné au tribunal de sa justice.

J'ai appartenu au démon. Je me suis façonné à son image et ressemblance. Je lui ai donné une hypothèque sur mon âme. Il a été mon maître, et si la mort m'eût pris subitement dans cet état, je lui appartenais pour l'éternité!

Puis-je, dans ces conditions-là, espérer de vaincre mes passions, m'établir dans la vie chrétienne, sauver mon âme? Si je continue de vivre ainsi, que me restera-t-il à la mort pour réclamer une place en paradis?

Ami lecteur, si vous voulez vous sauver, il faut changer de méthode.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

IL REVIENT AU GIRON DE L'EGLISE

Le lundi de Pâques, le roi Ferdinand de Bulgarie a pieusement communié à la cathédrale de Philippopoli, au tombeau même de sa première femme, la princesse Marie-Louise. Depuis le baptême orthodoxe du prince héritier Boris, fait en 1896, en des circonstances restées mystérieuses, mais bien connues, affirme la **Croix,** de Paris, du pape actuel, le roi de Bulgarie ne participait pas aux sacrements.

Les catholiques canadiens-francais et français apprendront avec joie la réconciliation du petit-fils de leur dernier roi avec Rome.

Souhaitons que cet événement soit une heureuse promesse d'avenir et une bénédiction pour la Bulgarie.

UN BAPTEME DANS LES TRANCHEES

Depuis le début de la guerre nous n'avons cessé de signaler à nos lecteurs le grand mouvement de renaissance religieuse en France. Nous avons copieusement cité les observateurs, non seulement catholiques, mais encore protestants et même incroyants. Ce sont peut-être les anecdotes de la ligne de feu, d'un intérêt poignant et tout particulier, qui donnent le mieux la mesure de l'ampleur de cette renaissance religieuse. En voici une que nous empruntons à la **Croix** de Paris et qui, croyons-nous, n'a pas encore eu de précédent. Elle nous paraît unique, au moins jusqu'ici.

"Yves Real del Sarte, frère de Maxime, président des Camelots du roi, ayant, dans une tranchée, fait la connaissance d'une jeune lignard parisien qui n'avait jamais entendu parler de religion, entreprit de l'instruire. Ce petit soldat s'était profondément attaché à son zélé catéchiste, lorsqu'un nouvel assaut est décidé et, suivant l'expression consacrée, on prévoit que "ça va barder". Yves en prévient son jeune néophyte en lui demandant s'il veut être baptisé, ce que le jeune Parisien accepte de grand coeur.

Or, le nouveau chrétien est resté dans la mêlée, et son bienfaiteur a été fait prisonnier.

Quel spectacle émouvant et sublime que celui de ces deux jeunes gens, l'un baptisant l'autre au grondement sinistre du canon et sous la pluie meurtrière des balles! "Cela a été un des beaux jours de ma vie", écrivait Yves à un ami."

LES JESUITES ALLEMANDS

America nous donne dans un de ses récents numéros d'intéressants détails sur les membres allemands de la Compagnie de Jésus retournés en leur patrie depuis le début de guerre. A l'heure actuelle, soixante-neuf prêtres, trente-sept scholastiques et cinquante-cinq frères font directement ou indirectement partie de l'armée allemande. De ces prêtres, vingt-quatre occupent des postes d'aumôniers militaires, tandis que quarante-cinq ont été assignés au soin des malades et des blessés dans les hôpitaux et les casernes militaires. Huit scholastiques et quarante-neuf frères sont soldats et au front. De même qu'en France, ces hommes ont exercé une salutaire influence sur leurs compagnons. Non seulement ils ont ramené à la pratique suivie de la religion un grand nombre de catholiques négligents, mais ils ont de plus à leur crédit plusieurs conversions. Plusieurs se sont distingués par leur grande bravoure et neuf prêtres et un frère ont obtenu la Croix de Fer.

LA DEPOPULATION EN FRANCE ET SES CAUSES

Le 14 avril dernier, le **Journal Officiel** publiait un tableau indiquant ce qu'a été le mouvement de la population en France pendant le premier semestre de 1914. Comme par le passé, ces chiffres sont tout à fait décourageants. On y constate que le chiffre des naissances est inférieur à celui des décès et que tandis qu'il y a eu diminution du premier il y a eu augmentation du second.

Commentant huit jours avant que parut le rapport officiel la crise de dépopulation dont souffre la France et recherchant les moyens de l'enrayer, la **Croix** de Paris indiquait comme les deux principaux remèdes, la lutte contre l'alcoolisme pour diminuer la mortalité et le retour à la morale chrétienne pour accroître la natalité.

Si l'on compare les statistiques de la consommation de l'alcool et de la mortalité dans chaque département, on découvre que là où l'on boit le plus là on meurt le plus. Ce qui confirme la première remarque de la **Croix.** La seconde, c'est-à-dire que le retour à la morale chrétienne s'impose si la France veut des fils et a à coeur de ne pas déchoir de son rang de grande puissance, est tout aussi fortement confirmée par les statistiques. Ce sont les départements les plus catholiques qui ont le plus de naissances.

UN HEROS JESUITE

Le R. P. Van Bambeke, s.j., directeur de l'Ecole des arts et métiers, de Bruxelles, a été condamné à deux ans et demie de travaux forcés pour avoir favorisé le départ de jeunes gens pour l'armée.

Quelques extraits de ses réponses à l'interrogatoire allemand démontrent avec quel serein courage il a accompli son devoir de Belge. Lorsqu'on lui demanda si l'accusation portée contre lui était vraie, il répondit: "Non seulement j'ai dit à mes élèves qu'ils devraient gagner la frontière et rejoindre coûte que coûte l'armée, mais je les ai même conduits à la première étape." Comme on lui demandait: "Acquitté, recommenceriez-vous?" — "Oui, certes, répondit-il; et mieux que jamais. Je fais mon devoir en conseillant à notre jeunesse d'aller lutter pour débarrasser notre patrie d'un injuste envahisseur."

UN AUTRE TEMOIGNAGE

Non seulement dans l'armée, mais dans la marine aussi l'on aura assisté à un retour à Dieu. Cette brève note d'un marin breton en témoigne hautement.

"A bord.—Nous avons un aumônier à bord. Ceux qui le veulent peuvent assister le dimanche à la messe, et ce qui me fait plaisir, c'est que le nombre des hommes y assistant augmente progressivement: c'est ce qui prouve M. lerecteur, qu'il y a plus de croyance en Dieu maintenant qu'autrefois... et ce n'est qu'un commencement."

Nous pourrions, si nous le voulions, citer des centaines d'autres témoins de cette renaissance religieuse.

CE QUE FERAIT LE SAINT-SIEGE

Depuis quelque temps les journaux nous parlent de prétendues décisions du Vatican concernant la conduite du Pape au cas où l'Italie déclarerait la guerre à l'Autriche et à l'Allemagne. On sait que dans un tel cas il y aurait à régler le point important des représentants de l'Allemagne et de l'Autriche auprès du Vatican.

L'**Osservatore Romano** nous averti de considérer comme fausses toutes ces dépêches de la presse.

MADEMOISELLE RECOIT

Le roman, la toilette et le bal, ont déjà réussi d'une manière très satisfaisante à transformer votre fille, de petite pensionnaire de convent, qu'elle était, il y a un an, en une jeune élégante fort appréciée dans le monde.

Ce qu'on est convenu d'appeler le temps de la **fréquentation,** du **flirtage** va merveilleusement achever la besogne, à condition cependant que, vous, la mère, laissiez aux **jeunesses** pleine liberté de se trouver ensemble à la maison tant qu'il leur plaira, comme aussi d'aller ensemble admirer les beautés de la nature et les effets des clairs de lune à la campagne.

Nombre de jeunes gens viennent bientôt compter fleurette à la jeune fille. Pourtant elle en remarque un parmi les autres et lui donne ses faveurs.

C'est le prétendant.

Il est beau garçon, bon garçon aussi, dit-on, jeune, à peine âgé de 18 ans, il ne pourra guère songer sérieusement au mariage avant 4 ou 5 ans. Votre fille aura ainsi tout le temps voulu de savourer les phases émouvantes du roman d'amour que toute jeune fille écrit alors dans sa tête et surtout dans son coeur.

Le jeune homme est tellement épris des qualités de votre fille, qu'il ne peut laisser passer un jour, sans venir les admirer.

Tous les soirs il dépose à ses pieds sont tribut d'hommages respectueux; et le petit salon entend des mots charmants, des compliments délicieux, des épanchements de coeur ravissants; Adam et Eve ne faisaient pas mieux au paradis terrestre.

Votre présence, bien entendu, n'est pas du tout considérée comme nécessaire, au contraire, elle serait une gêne et un embarras.. Deux coeurs ne s'épanchent bien librement l'un dans l'autre que lorsqu'ils sont seuls.

Pour quelles raisons d'ailleurs, songeriez-vous à vous imposer à eux?

Restez dans votre chambre ou à la cuisine. Vers 10 heures du soir, votre jeune fille vous contera toutes les jolies choses que le jeune prétendant lui aura dites durant la veillée.

Vous savez que toujours l'on gardera les règles de la bienséance Ce jeune est bien élevé, il est bon garçon, vous l'avez entendu dire. Quant à votre fille, vous la connaissez. Elle est si bonne, si pieuse, si réservée, si parfaite, etc., etc.

Tenez-vous donc bien tranquille!

• • •

Bientôt les effusions à la maison ne suffiront plus. Il faudra, par une belle soirée, aller respirer la brise embaumée du printemps, le dimanche faire un tour en voiture, pour admirer les fraîches beautés de la nature.

Elle est si sympathique des coeurs jeunes et tendres!

Vous laisserez votre jeune fille prendre cet innocent plaisir, ou aller aux vues, au théâtre. Elle en sera si charmée, que souvent elle ne reviendra au logis que vers minuit ou deux heures du matin.

Et si contente! Elle s'est si bien amusée!... Vous êtes si bonne de la laisser ainsi s'enivrer d'amour et de poésie!

Cette belle vie se prolongera pendant un an, deux ou trois ans, même au delà.

Parfois, il est vrai, tout finit brusquement et tristement, et c'est toujours la mère qui est la première à s'en étonner et à s'en plaindre!

"Moi qui avais tant de confiance en ma fille? Qui eût jamais pensé que le diable serait venu lui tenir compagnie au salon et lui souffler de mauvais conseils!

"Ce jeune homme était si honnête! Qui jamais l'eût cru capable d'une pareille lâcheté? Et maintenant il abandonne ma fille!"

Perfidie, trahison, désespoir! Et le diable de rire dans sa barbe de bouc — le tour est joué!

Souvent cependant, il est assez rusé pour éviter ces éclats scandaleux! Ils font trop de tapage, et pour un temps du moins, effarouchent trop la jeunesse folâtre et les mères indulgentes.

Le diable est plus habile que cela. Il fait sa besogne à la cachette, en silence. Il jette à la dérobée dans le coeur des jeunes gens des semences d'enfer qui donneront leur moisson plus tard, après le mariage.

Alors, lui, le diable, sera là pour les recueillir — la lune rousse arrivera.

"ON BOIRA PAREIL!"

Jean Boistrop venait d'être arrêté pour ivrognerie et pour voies de fait sur un agent de police. Avant de prononcer la sentence, le juge lui demande: "Est-ce que l'on boit encore, chez vous?" —

Il faut dire que la localité de Jean Boistrop est prohibitionniste depuis cinq ans. — Et notre ivrogne de répondre: "Ah! Son Honneur, on boit plus qu'auparavant et il se vend deux fois plus de boisson sans licences!" Alors le magistrat, se levant majestueusement, toussant pour avoir la gorge claire et nette, fit entendre cette parole: "Il en sera toujours ainsi tant que l'on fera une campagne à outrance contre la boisson."

Les hôteliers et les ivrognes ne manqueront pas d'y voir un trait de génie. Pour un trait de génie, c'en est un, dans lequel il y a de tout, excepté du... jugement.

Quant à nous, qui sommes du commun des mortels, si nous voulons savoir si oui ou non, dans les localités prohibitionnistes, l'on boit encore **pareil,** n'allons pas le demander aux ivrognes enragés ni aux anciens buvetiers, mais aux prêtres, aux missionnaires, qui passent par ces paroisses, aux hommes honnêtes, sobres et indépendants. En agissant ainsi, nous aurons moins de réponses.. de génie (?), mais plus... de jugement.

..L'**Action Sociale** disait dernièrement:

Personne ne songe à nier que toutes les campagnes de tempérance du monde n'empêcheront pas certaines personnes de boire de l'alcool lorsqu'elles en ont le goût; mais tous les gens de bonne foi s'accordent à reconnaître que la diminution des occasions diminue le nombre des buveurs, et que notre population est de beaucoup plus tempérante qu'elle ne l'était il y a quelques années. Il suffit de sortir du cercle des buveurs invétérés pour s'en convaincre.

Dans leur lettre pastorale collective, les Pères du premier concile plénier de Québec écrivaient:

"Déjà de très appréciables résultats ont été obtenus, et tout nous fait espérer qu'ils seront durables.

"Presque partout, les autorités civiles ont donné leur indispensable concours et se sont employées avec un véritable sens chrétien à enrayer le fléau. On a surtout compris qu'il fallait atteindre le mal à sa source, supprimer le commerce des boissons enivrantes partout où cela est possible, ailleurs le diminuer et le contrôler plus sévèrement, et établir une législation qui mette des entraves sérieuses au vice et facilite aux bons citoyens la tâche d'écarter le danger et de faire cesser les désordres.

"Nous félicitons de grand coeur tous ceux qui ont travaillé à cette cause de relèvement social; nous les encourageons à persévérer dans leurs nobles efforts, et à étendre leur zèle à toutes les entreprises de préservation et d'assainissement morals."

Leur témoignage sonnerait mieux que des rabâchages cent fois répétés des apôtres de l'alcool et des ivrognes fieffés... du moins, les gens de bon sens le disent!

A. de Ch.

L'accomplissement du devoir pour Dieu est une grande force dans les épreuves qui en résultent.

• • •

Les larmes de la pénitence chassent le péché, et diminuent l'expiation du purgatoire.

Autour de la Ferme



LA LUZERNE

Depuis que la **Liberté** a commencé la publication d'une page agricole, ses correspondants ont parlé à deux ou trois reprises différentes de la culture de la luzerne. Dans l'espoir de me rendre utile, je ne résiste pas à l'envie d'y mettre aussi mon mot.

La luzerne, ou alfalfa (nom espagnol, venant lui-même du nom arabe, d'où probablement cette plante tire son origine) est une légumineuse comme tous les trèfles, les pois, les fèves, la vesce, etc.

La famille ressemble, à s'y tromper, à celle du trèfle d'odeur ou mélilot, qui est lui-même une plante fourragère de premier ordre, quoiqu'en ait dit récemment certains journaux de la province de Québec.

Valeur.—Comme plante fourragère, rien ne surpasse la valeur de la luzerne; elle excelle aussi comme élément fertilisant du sol.

Plante fourragère: Rien n'est plus concluant que les expériences faites. Ainsi aux Etats-Unis, on a constaté que sa valeur pour la nourriture des veaux est presque double de celle du meilleur foin de prairies (red top); ou pour être plus précis: il ne faut que 10 livres de luzerne contre 17 de foin de prairie pour augmenter d'une livre le poids de l'animal. A la Ferme Expérimentale de Brandon, Man., on a une année (1910) réduit de 3 livres la ration de grain donnée aux jeunes animaux qu'on prépare pour le marché, et on remplaça cette quantité de grain par de la luzerne, et le résultat fut tout aussi satisfaisant.

Pour la production du lait, on a obtenu des résultats analogues. Les vaches nourries à la luzerne ont donné, par tonne de ce fourrage, 834 livres de plus que nourries avec la même quantité de mil.

Même chose encore pour les jeunes animaux. Et j'en ai moi-même fait l'expérience l'hiver dernier. J'avais à l'automne une petite pouliche, bien **chétive**, comme disaient les gens. Elle n'avait pas eu les soins requis après le sèvrage. Cet hiver elle eut avec le foin ordinaire une ration journalière de 8 à 10 livres de foin de luzerne et une quarte d'avoine. Elle a grandi, engraissé, repris vigueur, elle est superbe d'apparence, (et mes gens ne me disent plus qu'elle est **chétive**...)

La luzerne est excellente pour tous les animaux de la ferme, qui en sont tous très friands. Toute la gent bipède de la basse-cour l'estime comme une nourriture de choix. Elle est particulièrement bonne pour les jeunes poussins.

Sa teneur en protéine est plus forte que celle des autres trèfles. Elle a absolument la valeur du meilleur son de blé. Une tonne de luzerne contient 44 livres de matière azotées, 8¼ livres d'acide phosphorique et plus de 50 livres de potasse. Par sa grande richesse en matières azotées, la luzerne fournit à bon marché la protéine nécessaire dans la production de la chair, du lait et des oeufs.

(A suivre)

J.-C. St-Amant.

LE MARCHE

Le marché pour tous les animaux de boucherie a été très bon la semaine dernière et les meilleurs taureaux ont atteint 9c. Les vaches et génisses grasses de première qualité se vendent de 7½ à 8c pour les vaches et de 8c à 8½ pour les génisses. Il y a peu d'approvisionnement pour l'élevage et les animaux de race, mais ils se vendent à bon prix.

BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Taureaux—

Premier choix	$8.75
Bon choix	$8.50 à $8.65
Bon	$7.15 à $7.75
Elevage-choix	$6.25 à $6.75
De race: choix	$6.25 à $6.75
Moyens	$5.50 à $6.00

Boeufs—(Bulls)

Premier choix	$6.25 à $7.00
Moyens	$5.50 à $6.00
Légers	$4.50 à $5.00

Boeufs—(Oxen)

Premier choix	$7.00 à $7.50
Bon	$5.75 à $6.25
Moyens	$4.25 à $5.00
Ordinaires	$3.75 à $4.25

Vaches—

Premier choix	$8.00
Bon choix	$7.00
Bon	$5.50 à $6.60
conserve	$3.25 à $4.25
Meilleures laitières	$70 à $85

Génisses—

Premier choix	$8.00 à $8.50
Bon choix	$7.25 à $7.50
Bon	$5.75 à $6.25
Elevage	$5.00 à $5.50

Cochons—

De choix	$8.50
Bons: de 150 à 225	$8.10 à $8.15
Légers: 100 à 140	$7.25
Moyens, 60 à 90	$5.75 à $6.75
Truies	$6.00
Truies maigres	$4.50 à $5.00

LES PRODUITS

Prix du gros

Fin de la semaine dernière

Ooeufs—

Frais pondus	.19

Beurre—

Crêmerie	.36
Ferme (dairy)	.22-29

Saindoux—

En briques	.13¼
Chaudière (50)	$6.75
Seau (20)	$2.77
Caisse (5)	$8.47
Caisse (3)	$8.55

Fromage—

Nouveau	.20
Twins	.20½

Viandes préparées—

Boeuf	13½-14
Veau	13
Mouton	15½
Porc	.10

Viandes cuites—

Jambon	14-18
Bacon	.13-.18
Epaule	.12½
Porc salé (baril)	.22
Bologne	.10
Saucisse de porc	10½
Pieds de cochons	$1.25

Volailles—

Coqs	.06
Poulets	.09
Dindes	.12
Canards	.09
Oies	.09

Alimentation—

Son (tonne)	$26—$27
Gru	$28—$29

Sucre—

Extra, garanti	$7.25

Foin et fourrage—

Manitoba, naturel	$17
No. 2	$16
No. 3	$12
Sauvage, No 1	$13
Sauvage, No 2	$11
Sauvage, No 3	$10
Avoine, le boisseau	68-70
Blé, No. 4, la tonne	30-31
Avoine cassée	$41-42
Blé d'inde à vaches (la tonne)	$33-$34

Fleur—

Patents	$7.90
Avoine roulée, sac de 80	$3.25

Peaux—

Gelées	11—12
Brutes, No 1	5—5½
Brutes, No 2	4—4½
Mouton: tondus du printemps	50-51
Laine: rude	13-14
Laine: douce	16-18

LES GRAINS

Blé—

No 1 nord	160½
No 2 nord	157½
No 3 nord	155
No 4	150½
No 5	145
No 6	140

Avoines—

No 2 C W	62½
No 3 C W	60
Extra No 1 fourrage	60
No 1 fourrage	59¼
No 2 fourage	58¼

Orge—

No 3	70
No 4	65
Rejeté	63
Fourrage	63

Lin—

No 1 N W C	177½
No 2 C W	174½

PROGRES AU NORD D'ARRAS

Quatre mille prisonniers en quatre jours

Paris, 12,. 11 heures soir. — Le communiqué officiel suivant a été publié ce soir:

"Le combat au nord d'Arras continue avec une extrême violence. Hier soir, l'ennemi, ayant reçu des renforts, a fait plusieurs contre-attaques qui, cependant, n'ont pas donné de résultats.

"Dans l'attaque dirigée contre Neuville-Saint-Vaast, l'ennemi a subi de fortes pertes. Dans le cimetière seul, nous avons trouvé 200 cadavres allemands et nous avons fait une centaine de prisonniers.

"Une seconde attaque, entre Carency et Ablain-Saint-Nazaire, a été également repoussée. Une troisième, venant de la direction de ce village, a été complètement arrêtée.

"Ce matin, nous avons fait des progrès dans le bois situé à l'est de Carency, capturant 125 prisonniers. Nous avons continué à progresser cet après-midi. Nous avons pris, en outre, trois lignes successives de tranchées bordant le bois situé au sud de Carency.

"Continuant leur succès, nos troupes sont entrées dans le bois menaçant ainsi très étroitement la dernière ligne de communication qui reste ainsi aux défenseurs de cette position.

"Finalement, nous nous sommes emparés d'une nouvelle partie du village et y avons capturé quatre cents prisonniers.

"Dans l'après-midi, nous avons attaqué la partie de Neuville-Saint-Vaast que l'ennemi occupe encore et, en combattant dans les rues, nous nous sommes rendus maîtres de plusieurs groupes de maisons. Nos progrès continuent.

"Le nombre des prisonniers faits par nous depuis dimanche a atteint ce soir quatre mille.

"Sur le reste du front, notre feu a complètement arrêté trois attaques allemandes, près de Berry-au-Bac, des fermes de Beauséjour, de la fontaine Marie-Thérèse et du pavillon de Bagatelle."

• • •

Paris, 12, 3 heures après-midi. Le communiqué officiel suivant a été publié cet après-midi:

"Dans le secteur situé au nord d'Arras nous avons maintenu nos gains, sauf devant Loos, où une contre-attaque de nuit nous a enlevé une partie du terrain que nous avions capturé pendant la journée.

"Sur le reste du front, il n'y a eu hier que des duels d'artillerie."

EST-CE LA CHARITE CHRETIENNE

—Tu as beau dire, Senscommun, je ne comprends pas ça, moi, la charité des prêtres.

—Qu'y a-t-il encore de si difficile à comprendre?

—Comment expliquer ça, par exemple? Ils s'évertuent à nous prouver la nécessité de pardonner tous les torts de faire du bien à tout le monde, même à nos ennemis, de désirer du succès à nos voisins, de toujours parler en bien de nos coparoissiens... etc., etc. Ensuite, à la première occasion, eux-mêmes disent tout le mal possible des pauvres hôteliers et font des efforts héroïques pour leur faire perdre leur licence. Enlever à un homme son gagne-pain, est-ce là la charité chrétienne?

—Hélas! mon pauvre Lacruche, tes sympathies pour les buvettes t'empêchent encore de voir clair et de raisonner juste. Veux-tu m'écouter un instant? Je vais te montrer comme deux et deux font quatre comment la campagne contre les licences est doublement un acte de charité très chrétienne.

—J'ai bien hâte d'entendre tes preuves.

—Faire disparaître les licences, mon cher, c'est un acte de charité pour la paroisse et un acte de charité pour les hôteliers eux-mêmes.

—Parole d'honneur, Senscomcun, si tu me fais admettre ça par des arguments de bon sens, je te donne une belle boîte de cigares.

—Alors, tiens-toi comme il faut et suis bien mon raisonnement. Enlever à une paroisse l'occasion de dépenser follement entre 12,000 et $20,000 chaque année en pure gourmandise, n'est-ce pas un grand acte de charité chrétienne? Faire cesser dans une paroisse des milliers de péché d'ivrognerie, de blasphème, d'impureté, de profanation du dimanche, de vol, de paresse et de scandale qui ne peuvent manquer d'attirer de nomberuses malédictions du ciel, n'est-ce pas un grand acte de charité? Aider une paroisse dans le maintien du bon ordre, l'amélioration de ses chemins, de ses trottoirs, de ses édifices publics, l'entretien convenable de son église et de ses écoles, l'assistance généreuse de ses pauvres, n'est-ce pas un grand acte de charité chrétienne?

Et tout cela n'est-il pas le résultat évident de la suppression des licences?

—Sans doute, pour la paroisse je comprends ça. Mais pour les hôteliers, quelle charité y a-a-il à les mettre dans le chemin?

—Voyons, l'ami, ne te monte pas la tête, reste calme et réponds-moi franchement.

Quand un hôtelier est assez peu scrupuleux pour empêcher l'argent de sa clientèle sans remettre de change ou au moins sans remettre tout le change dû, n'est-ce pas un voleur en grand danger de se damner? Empêcher un homme comme ça de se perdre en enfer avec son argent volé n'est-ce pas un grand acte de charité chrétienne?

Quand un hôtelier est assez large de conscience pour faire signer des chèques blancs à des cultivateurs et mettre ensuite par lui-même les montants nécessaires à la construction d'un hôtel de $40,000, n'est-ce pas un autre voleur en grand danger de se damner? Empêcher un homme comme ça de ruiner des cultivateurs et de s'en aller en enfer avec leur fortune, n'est-ce pas un grand acte de charité chrétienne?

Quand un épicier est assez peu consciencieux pour maintenir les familles dans les dettes en attirant les maris chez lui pour leur arracher $2 ou $3 par semaine pour la boisson, n'est-ce pas encore un marchand malhonnête en grand danger de se damner? Empêcher un homme comme ça de continuer ses exploits de sangsue et d'aller en enfer avec son argent mal acquis, n'est-ce pas un grand acte de charité chrétienne?

—Mais tous les hôteliers ne font pas cela, c'est tout au plus le fait de quelques rares individus!

—Je l'accorde. Mais les vendeurs de boissons ne vivent-ils pas en faisant naître par leur commerce et en entretenant chez des milliers de pauvres individus la tentation de la gourmandise dans le boire, source de presque tous les péchés? La rage de faire fortune et la facilité d'y arriver ne sont-elles pas pour eux deux circonstances presque inévitables de péchés très graves contre la justice et l'honnêteté? Empêcher des hommes comme ça de se perdre en faisant un commerce dangereux et, sauf de rares exceptions, tout à fait inutile, n'est-ce pas un grand acte de charité chrétienne?

L'argent fait avec la boisson n'est-il pas très souvent le fruit de la gourmandise, la cause du blasphème, du vol, de l'impureté, de la profanation du dimanche, de la paresse et de tous les vices? N'est-ce donc pas l'argent du démon et ne devra-t-il pas un jour ou l'autre retourner au démon en laissant l'hôtelier et sa famille dans le chemin? Empêcher un homme de marcher ainsi à sa propre ruine, l'obliger de se mettre sérieusement à un travail honnête capable de lui procurer la vie sur terre, l'établissement convenable de ses enfants et le bonheur éternel, n'est-ce pas un grand acte de charité chrétienne? Qu'en dis-tu, Lacruche, les prêtres ont-ils raison, oui ou non?

—Je n'avais pas pensé à tout cela, c'est vrai, ils ont raison. A la première occasion je signerai contre les licences et dès demain tu auras une belle boîte de bons cigares. Bonsoir et merci

LA COOPERATION EN AGRICULTURE

Par M. l'abbé St-Amant

Son utilité

A la fin de l'article précédent, nous reproduisions les paroles du saint Pape Pie X aux évêques du Brésil, et par lesquelles il recommandait les oeuvres sociales. au nom de la charité chrétienne "qui nous ordonne de nous rendre service les uns aux autres". Leur rappelant, en outre que si les intérêts de l'âme doivent primer, il ne faut pas pour cela oublier les besoins et le bien-être humain", il accentuait ce dernier point en affirmant que "l'intérêt du peuple chrétien le réclame."

Par conséquent il n'y a pas à hésiter: il faut travailler à faire connaître, puis à organiser ces oeuvres sociales. Or le champ de l'action sociale étant vaste autant que l'activité humaine, il faut limiter notre travail et voilà pourquoi nous le restreignons à la Coopération agricole, qui est sans contredit un des besoins les plus urgents.

Le regretté M. G.-A. Gigault (1) pendant près de 25 ans sous-ministre de l'Agriculture à Québec, affirmait qu'un des moyens d'enrayer la désertion de la campagne est de fonder des sociétés coopératives par lesquelles les fermiers s'entr'aident, se protègent et s'assurent le revenu entier de leurs fermes. Autrement ils seront trop souvent à la merci d'intermédiaires, d'agents ou de commerçants sans scrupules qui les exploiteront et les forceront à accepter leurs prix; ce qui finit par décourager un certain nombre qui abandonnent leurs fermes et se dirigent vers les villes.

Il ne suffit pas que quelqu'un ait les connaissances requises pour réussir en agriculture; mais il lui faut un marché convenable pour écouler ses produits, et des prix abordables pour ses achats. Or le plus sûr moyen d'arriver à ce juste équilibre c'est l'organisation, la coopération entre fermiers. "L'enseignement agricole est certes très utile", disait le même M. Gigault, "mais tant que nous nous entiendrons à cela, nous piétinerons sur place." Voilà bien notre cas, au Manitoba: l'enseignement agricole, nous le recevons; nos jeunes gens peuvent aller s'instruire au Collège Agricole, nos conférenciers viennent instruire nos cultivateurs: mais il nous manque l'organisation ,et voilà pourquoi nous n'avançons pas, "nous ne faisons que piétiner sur place".

Voyez les autres industries de toute espèce. Il n'en est pas une qui n'ait son organisation, sa coopération sous une forme ou sous une autre: pourquoi l'**industrie agricole** n'en ferait pas autant? L'agriculteur est-il donc irrémédiablement condamné à vivre isolément, et à supporter sans l'aide de son prochain, la lutte pour la vie?

L'agriculture est une **industrie**, et la plus difficile, la plus compliquée de toutes les industries. Aucune autre ne demande des connaissances aussi variées; n'a à faire face à autant de problèmes de toutes sortes. Aucune par conséquent n'a tant besoin du secours puissant de la coopération, pour faire de la ferme une industrie prospère.

En Europe la coopération a marqué le point de départ d'un progrès et d'une prospérité jusqu'alors inconnus en agriculture. Les adhérents des sociétés coopératives touchent des prix plus élevés que les cultivateurs isolés, parce qu'ils sont mieux connus, offrent les meilleurs produits et éliminent à peu près tous les agents et intermédiaires entre le producteur et le consommateur.

De tous les Etats Européens, un de plus petits et le moins fertile, le Danemark, est probablement celui qui, en ces dernières années, a fait les plus étonnants progrès en agriculture et industrie laitière. Or tout le secret de ce merveilleux développement, qui a apporté l'aisance à ses cultivateurs est dans la coopération. Ce petit pays est littéralement couvert de copératives agricoles.

Nous ferons plus tard une étude de cet intéressant pays. Qu'il suffise, en atendant, de mentionner le fait suivant: le mouvement coopératif en Danemark date de 1881 environ, et y a développé certaines industries agricoles, comme celle du beurre, par exemple, de 800 pour cent en l'espace de 27 à 28 ans. Les coopératives ont obtenu des produits de meilleure qualité, et rétabli l'équilibre entre les prix de vente et d'achat et le coût de production Le cultivateur isolé n'aurait jamais pu atteindre un tel résultat.

Le coût de la vie.—En a-t-on entendu parler assez du coût de la vie, depuis quelques années! Et de fait, cette hausse du coût de la vie est un phénomène très alarmant. Les Etats-Unis et d'autres pays ont fait faire des enquêtes très minutieuses à ce sujet; mais sans résultats bien appréciables jusqu'ici, si ce n'est qu'on a montré comment ces prix surélevés sont généralement le fait des intermédiaires, des agents. A ce sujet, le "Irish homestead" écrivait avec raison dernièrement "La méthode anormale de faire fixer les prix par un comité de **profiteurs** (intermédiaires entre producteurs et consommateurs) est **insensée.**" Et il ajoutait: "La fondation d'une **société coopérative** dans chaque ville et village ferait plus pour maintenir le coût de la vie dans les limites normales, que tous les appels de la presse, les assemblées de protestation, les lettres de consommateurs indignés ou la fixation des prix par des comités officiels ou non."

J'ai apporté différents témoignages pour prouver l'utilité de la coopération agricole. Nous en étudierons maintenant le mécanisme, et les résultats obtenus là où elle existe.

J.-C. St-Amant, Ptre.

(1) M. G.-A. Gigault est décédé presque subitement à Québec, dimanche le 25 avril dernier, à l'âge de 70 ans. Doué d'une grande activité il fit beaucoup pour l'amélioration de l'agriculture. Il prit une part active à l'établissement de la ferme expérimentale d'Ottawa.

LA SENTINELLE EXPLOSIVE

Le "témoin oculaire" anglais a brièvement relaté dans un de ses derniers rapports le stratagème dit de la "sentinelle explosive" employé par les Allemands.

Un soldat du régiment d'infanterie du duc de Cornouailles, le nommé Moore, qui en a été la victime, raconte de quelle manière il est pratiqué.

Moore s'offrit pour accompagner un officier qui allait reconnaître des tranchées allemandes près d'Armentières. Arrivés près des fils de fer de l'ennemi, les deux hommes aperçurent une sentinelle. Ils s'approchèrent dans l'intention de le faire prisonnière ou de la tuer. Moore, qui marchait en avant, se rendit bientôt compte que son officier et lui avaient pris pour une sentinelle, ce qui n'était qu'un mannequin.

L'officier dit alors à Moore:

—Renversez ce sacré mannequin, car il ne faut pas que les Boches s'imaginent qu'il nous a fait peur.

A peine Moore avait-il touché l'épouvantail qu'il entendit comme un mouvement d'horlogerie se déclancher.

—Baissez la tête, cela va éclater! cria-t-il à son officier.

Il toucha une seconde fois le mannequin et fut aussitôt projeté en l'air avec lui. Des flammes jaillirent de tous côtés. Le mannequin était un explosif.

Le malheureux Moore fut atrocement brûlé. Atteint aux yeux, il est complètement aveugle.

Il put toutefois, avec l'aide de son officier, rentrer dans les lignes anglaises.

LE BOUCLIER VIVANT

Nous étions, non loin de la ligne de feu, dans un petit café, raconte un automobiliste militaire, et certains d'entre nous, qui avaient fait campagne depuis le commencement, faisaient le récit de l'acte le plus héroïque auquel ils avaient assisté. Celui-ci, que raconta un automobiliste belge, me semble le plus beau:

"J'étais, commença-t-il, dans un convoi de munitions allant entre Anvers et les tranchées prochaines, mais on avait chargé par trop mon camion et, sur une route privée, l'essieu se brisa. Nous poussâmes la voiture dans les bas côtés et, portant autant de munitions qu'il nous était possible, nous nous dirigeâmes vers les tranchées. Il y avait trois lignes de tranchées, reliées par des boyaux de communication, et, comme nous arrivions, la première avait été abandonnée, le tir de l'ennemi étant par trop précis. Entre les deux tranchées, il y avait des vingtaines de nos camarades que les mausers avaient abattus pendant la retraite, et beaucoup se traînaient vers nous. Un pauvre garçon, à quatre pattes, tombait toutes les deux ou trois secondes. A la fin, un officier ne pouvant plus supporter la vue de ses souffrances, quitta son manteau, s'élança... Le blessé ne bougeait plus. L'officier le saisit, le chargea sur son dos, se dirigea vers nos tranchées, vers le salut.. Comme il courait, il sentit, sans doute, qu'une balle encore avait touché le pauvre soldat qui gémissait, Alors, il s'arrêta, mit le blessé devant lui, et le saisissant à pleins bras, reprit sa course. Les balles ne pouvaient plus atteindre que son corps, à lui..."

Sans doute, allez-vous trouver cela enfantin. Mais, dans notre petit café, il n'y avait que des hommes ayant connu de grands dangers. Et, si cela émousse parfois la sensibilité, il arrive aussi qu'elle s'en exaspère. L'un de nous ne put attendre la fin de l'histoire. Il s'écria, la voix tremblante:

—Est-ce que ce brave a échappé?

Et quand on lui répondit: "Non", il fondit en larmes.

LE SERVICE POSTAL SUR LE FRONT ANGLAIS

Il est, assure-t-on, d'une admirable exactitude. Les lettres prennent en moyenne deux jours pour venir de Londres sur le front. On estime que, en général, 300,000 lettres sont distribuées quotidiennement, dont 2,000 recommandées. Le nombre des paquets est d'environ 50,000 par jour. Un des directeurs du service nous raconte qu'un soldat ayant eu l'idée de faire savoir, par un journal, qu'il ne recevait jamais de lettres, le prochain courrier ne lui apporta pas moins de 4,000 lettres et 300 colis postaux adressés par des personnes charitables qui avaient eu pitié de son triste sort.

EN PROVINCE

Ces semaines dernières nous avons reçu nombre de correspondances ridicules et idiotes. Nous avons jeté au panier plusieurs de ces correspondances, ne publiant que celles accompagnées d'une signature. Mais nous constatons que certains correspondants poussent l'absence de tout scrupule jusqu'au point de se servir de faux noms. Nous devons avertir tous les correspondants de la **Liberté** qu'à l'avenir nous conserverons tous les manuscrits. Si certaines idioties, certaines nouvelles fausses et diffamatoires, parviennent à se loger dans nos colonnes malgré la censure que nous exerçons, nous n'hésiterons pas un instant à livrer à ceux qui se plaindront de ces correspondances le manuscrit des correspondants. Nous n'entendons pas porter le poids des sottises de certains correspondants qui se permettent d'abuser de notre bonne foi. De plus, ces correspondants d'occasion qui n'ont que de ridicules cancans à communiquer au Courrier de la Province peuvent être assurés qu'à l'avenir leurs correspondances auront l'honneur du panier aux déchets. Nous ne mesquinons pas l'espace aux nouvelles de la campagne, mais qu'on se souvienne que le Courrier de la Province ne doit pas être le dépotoir des farces saugrenues et des rancunes de village.

TOUTES AIDES

La semaine dernière, nous avons eu la visite de M. Roger Goulet, inspecteur d'écoles. Les contribuables de notre école connaissent maintenant où nous en sommes rendus. Si les commissaires réussissent à acheter le site choisi près de l'église, nous aurons notre école au village. Une école, l'église, un magasin et le bureau de poste, ce sera déjà un bon début de village; le tout situé dans un endroit superbe, sur le bord du lac.

• • •

Mme Pierre Brètecher, pour cause de santé, a dû abandonner le bureau de poste. M. Louis Gaudry lui succède dans la charge.

• • •

A l'est de Toutes Aides, il y a encore des centaines de homesteads à prendre. On y rencontre de la prairie, du bois, plus ou moins gros, et des broussailles.

• • •

M. Moreau, d'Ontario, nous est arrivé la semaine dernière avec sa famille. Il s'est placé dans cette partie de l'est.

SAINTE-ELIZABETH

Nos régions ont été très souvent visitées depuis quelque temps par de bonnes petites pluies qui ont été sans doute une bonne manne pour les semences. Tous espèrent d'avoir cet automne une bonne récolte d'après les apparences. Il ne faut donc pas cesser de prier afin que Dieu bénisse le fruit de tant de travail.

• • •

Tous les soirs nous avons dans cette paroisse l'exercice du mois de Marie. Monsieur le curé par sa piété et ses bons sermons attire une assez nombreuse assistance.

• • •

Le 1 mai au soir il y eut chez M. O. Bellemare réunion des gens de Sainte-Elizabeth afin de venir en aide au fond patriotique. L'assistance était assez nombreuse assurent les témoins. Notre attention fut attirée par une lanterne magique représentant sur tableau quelques photographies de guerre. Enfin on termina cette soirée en chantant tous ensemble God save de King.

Mignon.

FANNYSTELLE

M. Armand Cyrenne, accompagné de sa soeur, Mlle Bertha Cyrenne, ont passé quelques jours à Winnipeg.

• • •

MM. Marcel Mollot, F. Mollot, Adolphe Guyot, Mme M. Mollot et Mlle Marie Guyot se sont rendus en auto à Winnipeg jeudi.

• • •

Mlle Delisle, de Winnipeg, est en promenade depuis quelque temps chez M. Adolphe Guyot.

• • •

M. Alfred Hamel vient de recevoir une dépêche de Paynton, Sask., lui annonçant qu'on a retrouvé le corps de son frère Joseph, qui s'est noyé accidentellement dans la rivière Saskatchewan, il y a trois semaines.

• • •

La grande fête de l'Ascension a été célébrée dignement à Fannystelle. La température étant magnifique, un bon nombre de paroissiens éloignés en ont profité pour s'approcher de la Sainte Table.

• • •

M. L.-H. Piché a fait l'achat d'une table de billard qu'il a placé dans son restaurant.

• • •

M. et Mme Armand Desilets font part à leurs amis de la naissance d'une fille. Parrain et marraine: M. Adrien Desilets et Mlle Flrenee Coulombe.

Nous n'avons pas pu procurer les noms du nouveau-né à temps pour publication.

• • •

M. Onésime Côté, de Montmagny, P. Q., est en promenade ici, l'hôte de M. Paul Côté.

• • •

Nous sommes très anxieux de voir l'attitude que prendra notre nouveau premier ministre, M. T.-C. Norris, sur la fameuse question des écoles. Nous espérons qu'il ne nous enrayera pas le petit peu de libertés dont nous avons joui jusqu'ici. Si parfois il se montrait trop sévère, il pourrait se faire que le nid soit dévasté aux prochaines élections.

• • •

M. A.-E. Hill, de Brandon, Man., est arrivé ici vendredi. Il est venu dans l'intérêt du terrain qu'il possède au sud du village.

• • •

Nous apprenons de bonne source que les les amendements Coldwell seront envoyés aux Dardanelles ou sur la côte anglaise pour être la proie des sous-marins ennemis.

M. Bert Wambolt, qui était parmi nous l'automne dernier, a été tué à l'ennemi à la bataille de Langemarck. Wambolt faisait partie du 8me bataillon.

Yvonnic.

• • •

Les funérailles d'Eveline Lafond, épouse de Wilfrid Bélanger, marchand de Farnham, P. Q., ont eu lieu en l'église de Farnham lundi dernier, au milieu d'un très grand concours de parents et d'amis.

Le deuil était conduit par l'époux de la défunte et les frères de cette dernière. M. J. Tagala agissait comme ordonnateur des funérailles.

Les porteurs étaient: MM. F. Baillargeon, C. Simard, A. Giasson, J.-A. Ménard, F. Boucher, A. Gobeille, tous marchand de Farnham. La levée du corps fut faite par le Rév. M. Davignon, vicaire, et M. Durocher chanta le service funèbre, assisté de MM. Laflamme, curé, et Davignon, comme diacre et sous-diacre et l'absoute fut faite par M. Durocher.

A l'offertoire, M. Zoël Dupont nous donna avec son talent accoutumé un magnifique Misere mini et après les obsèques Mlle Angela Dupont chanta d'une manière superbe l'Adieu de Schubert.

Mme Bélanger laisse pour pleurer sa perte six petits enfants, tous en bas âge. La défunte était la nièce de feu Mgr Maxime Descelles, de Saint-Hyacinthe, et belle-soeur de Mme Pierre Bouvier, de Fannystelle, Man.

A la famille en deuil, la **Liberté** offre ses sincères condoléances.

NOTRE-DAME DE LOURDES

Le jour de l'Ascension était doublement jour de fête pour notre paroisse puisqu'un nombre considérable d'enfants — quarante en tout — ont fait leur communion privée à la première messe. Durant la cérémonie, on a pu entendre de beaux et pieux cantiques chantés par les demoiselles dévouées de la paroisse.

• • •

Le village de Lourdes s'accroit graduellement. La maison de M. Ovila Caillier est achevée et orne la grand'rue. Mme Vve Rozière va se construire une résidence près de la station du chemin de fer. Nous saluions dernièrement l'arrivée au village de M. Em. Simon, gendre de M. Aug. Bosc. Il a acheté une maison qu'il restaurer. D'autres annoncent leur intention de passer leur terre à leurs enfants et de demeurer au village.

Par ailleurs, on parle du départ temporaire de M. G. Périn, du départ lointain de M. Aurélien Eirado. Il emmène au Brésil, sa patrie, une épouse canadienne, Elizabeth Brisson, fille ne notre estimé paroissien, M. Albert Brisson.

• • •

Naissances en avril et mai

Garçons: Julien-François, fils de Félic. Thorimbert; Maurice, fils d'Eugène Contant; Jean-Baptiste, fils d'Alph. Gaborieau; Victor, fils de Vinc. Cinérini; Edgar, fils de Pierre Leroux; René, fils de Victoir Deshayes; Clément, fils de Louis Brouzes; Marc, fils de Pierre Lsage.

Filles: Eugénie, fille d'Henri Contant; Jeanne, fille de Gustave Ragot; Marguerite, fille d'Ernest Thevennot; Hélène-Gabrielle, fille de Joseph Comte;; Yvonne, fille de Pierre Lesage.

• • •

Notre attention anxieuse se porte sans cesse du côté de la France. Comme chez la plupart, nous comptons bien sur la victoire finale, mais au prix de quelles immolations! Nous éprouvons un serrement de coeur en songeant à quel point la franc-maçonnerie avait ruiné nos moyens de défense, en introduisant tant d'incapables dans les charges militaires. Joffre, l'admirable, est obligé de refaire le cadre des chefs: navrant!

La France sait la chose maintenant, elle est lasse du joug de la Veuve aveuglée par son chef, le diable.

• • •

Le correspondant de Saint-Claude cite le nom d'une nouvelle victime de la guerre dans sa paroisse; il fait en même temps reproche au sujet d'une réflexion insérée par X... de Lourdes, à la date du 4 mai. Ce reproche tombe à faux, je crois, car le correspondant de Lourdes a exprimé notre compassion pour nos compatriotes de Saint-Claude si éprouvés. Il ajoutait même que la paroisse de Lourdes n'est pas la **seule** cependant qui soit dévouée à Marie. Qui sait si nous n'aurons pas nos morts, et bientôt?... En un sujet de cette gravité, qui oserait chercher à insulter à la douleur de son voisin, lorsque lui-même est exposé aux mêmes angoisses?... Nous aurions aimé que le correspondant de Saint-Claude eût mieux considéré...

Civis.

LE PAS

Le 30 avril au soir, dans la salle Slaney, les amis, et ils étaient nombreux, de M. et Mme A. Dupuis s'étaient réunis pour fêter l'anniversaire de naissance de M. A. Dupuis. Ses amis s'étaient côtisés pour lui présenter une jolie chaise-miroir et M. Labonté présentait une jolie montre et chaîne en or. Les personnes présentes s'amusèrent jusque tard sur le matin. La fête était une des plus belles de cette année.

• • •

M. G. Lafontaine entrait dans son nouveau magasin la semaine dernière.

• • •

M. P. Cuillerier est allé construire sur son homestead la semaine dernière. Il s'est choisi du terrain l'année dernière sur la rivière Carotte.

• • •

M. St-Godard prenait le train lundi le 3 mai, retournant à Fisher, Man., chercher son stock d'animaux et ses machineries agricoles pour venir s'établir sur la rivière Carotte. La semaine d'avant M. J.-E. Bacon et lui parcoururent les terrains longeant la rivière Carotte ainsi que la rivière Bouleaux et sont revenus enchantés de leur excursion, avec le résultat que M. Sa-Godard partait aussitôt revenu de son voyage pour aller chercher ses effets pour s'établir sur le terrain qu'il s'est choisi.

• • •

MM. O. et Ed. Mercier et leur mère arrivaient de Montréal par le train de jeudi dernier. Ils viennent s'établir ici comme plombiers. Ils ont loué la maison autrefois occupée par M. C. Lafontaine, dans Fingerville.

• • •

Mme J.-M. Poirier est beaucoup mieux de l'opération qu'elle a subie la semaine dernière. Elle commence à se lever un peu.

• • •

M. J.-B. Bacon s'est choisi du terrain sur la rivière Carotte à 35 milles d'ici et il compte commencer à construire sous peu.

• • •

La barge de M. F. Paradis, qui contenait du matériel de toutes sortes, d'une valeur de $300, a été détruite par le feu de forêt qui a sévi sur la rivière Carotte où sa barge se trouvait. Les pertes totales se montent au-delà de $600.

• • •

M. A. Taillion et son fils arrivaient de Marcellin, Sask., la semaine dernière. Ils amenèrent avec eux sept vaches laitières. M. Taillion a acheté un lot de M. Lundie sur l'avenue Patrick et il commence à construire immédiatement. Sa famille arrivait de Marcellin par le train de jeudi.

• • •

M. Lapensée, qui était allé, l'hiver dernier, conduire ses enfants à Plantagenet, Ont., revenait la semaine dernière. Il partait mardi pour le lac Caribou, amenant avec lui un lot de huit tonnes de marchandises pour le magasin qu'il compte ouvrir à cet endroit. Il fait transporter ses marchandises jusqu'à Cumberland House par la Ross Navigation Co., et de là par canot jusqu'au lac Caribou. Cela lui prendra au-delà d'un mois pour se rendre chez lui.

• • •

Mercredi soir, dans l'ancien établissement de barbier de M. Poulliote, sur l'avenue Fisher, il y avait une assemblée des libéraux, essentiellement canadiens-français.

NOUVELLE ACTIVITE DANS LES DARDANELLES

Le "Goliath" est coulé

Londres, 15.—Le cuirassé anglais "Goliath" a été torpillé dans les Dardanelles. On craint que 500 hommes de l'équipage n'aient trouvé la mort dans cette catastrophe.

Le sous-marin anglais "E-14" force les Dardanelles et coule trois navires turcs dans la mer de Marmora.

M. Spencer Churchill, premier lord de l'amirauté, a fait connaître cet après-midi à la chambre des communes la perte du "Goliath".

M. Churchill, en annonçant la perte du "Goliath" a dit:

"Le "Goliath" a été torpillé hier soir dans une attaque livrée par les contre-torpilleurs, alors qu'il protégeait le flanc de l'armée française, à l'intérieur du détroit. Vingt officiers et 160 hommes ont été sauvés, ce qui me fait craindre que plus de 500 hommes n'aient trouvé la mort.

"L'amiral commandant la flotte des Dardanelles, télégraphie aussi que le sous-marin "E-14", qui avec une audace incroyable a pénétré dans la mer de Marmora, a fait savoir qu'il avait coulé deux canonnières et un transport turc de grandes dimensions."

Le "Goliath" était l'un des plus anciens cuirassés anglais, du type qui a précédé les dreadnoughts.

Il fut construit en 1898. Son équipage se composait de 750 hommes. Il avait 133 mètres de long à la ligne de flottaison, 24 mètres de large et un déplacement de 12,950 tonneaux.

Il était armé de quatre canons de 32 centimètres, de douze canons de 15 centimètres, de douze pièces de 12, de six pièces de trois et de deux mitrailleuses. Il possédait quatre tubes lance-torpilles.

• • •

Paris, 13. — Une dépêche d'Athènes à l'agence Havas dit:

"La flotte alliée est rentrée à nouveau hier soir dans les Dardanelle et a bombardé les forts de Kilid Bahr, Chanak Kalessi et Nagara. Le bombardement a été interrompu à huit heures mais a été repris trois heures plus tard et continue toujours.

"Bien que l'armée turque ait reçu de nombreuses troupes de renfort, le bombardement dirigé par les navires de guerre alliés lui a occasionné des pertes importantes, aussi perd-elle continuellement du terrain. Les tranchées turques sont remplies de cadavres."

D'après les dépêches reçues de Constantinople, les autorités turques menacent d'envoyer dans la zone de guerre, sur la péninsule de Gallipoli, tous les sujets anglais et français qui se trouvent actuellement en Turquie.

On affirme dans une série de dépêches, retardées dans la transmission, datées des 5, 8 et 9 mai, et reçues de Moudros, ville située dans l'île de Lemnos, par le "Times", que les villes de Chanak Kalessi, Maitos et Kilid Bahr, ne sont maintenant que des ruines fumantes. Leur destruction, dit-on, a été inévitable, car elles sont placées dans la ligne directe du tir de la flotte alliée.

Les dépêches affirment que les forts des Dardanelles tombent graduellement et l'on croit qu'on continue d'assaillir les hauteurs d'Achi Baba, dont la prise est un préliminaire nécessaire au libre passage du détroit des Dardanelles.

Le bruit continue à courir à Moudros que ces hauteurs ont été prises et que toute la partie de la péninsule s'étendant du cap Helles à Kilid Bahr est maintenant entre les mains des alliés.

LA SOUPE DE BONNAFOUS

Toutes les citations du tableau d'honneur sont fort belles. En voici une aussi belle que les autres et qui, de plus, a un caractère amusant:

"Bonnafous (Jean), chasseur de 1re classe, au 6e bataillon de chasseurs, matricule 2107, s'est fait remarquer par sa bravoure depuis le début de la campagne. Le 6 mars, apportant la soupe à son escouade, a aperçu, à quelques pas de la tranchée, un Allemand porteur de bombes, l'a aveuglé en lui jetant une marmite de soupe à la figure et l'a tué ensuite."

Le "Bulletin des Armées de la République" qui reproduit cette citation l'accompagne de ce commentaire:

"Par exemple, quand les camarades l'ont vu arriver sans la soupe... qu'est-ce qu'il a dû prendre!"

L'Allumeur de Réverbères

Par Melle Cumming

Roman de La Liberté — No 27

—Brisons là, Monsieur; nous ne nous entendrons jamais, car nous ne parlons pas la même langue. Je ne vois les choses qu'avec mon coeur, et vous ne les appréciez qu'avec les préjugés d'un monde que je ne connais ni ne comprends.

Un silence de quelques instants suivit cette réponse de Gertrude. Ben fit deux ou trois pas vers la porte, puis revint brusquement, et s'adressant à la jeune fille:

—Après tout, lui dit-il, Gertrude de Flint, je ne doute pas qu'un jour viendra où vos idées seront moins romanesques, vous vous rappellerez cette nuit, et vous conviendrez sans doute alos que vous avez eu tort d'agir ainsi que vous le faites, car l'expérience ne tardera pas à vous apprendre que le mieux en ce monde-ci est d'agir chacun pour soi.

Après ces paroles le jeune homme quitta le salon, et bientôt Gertrude entendit la porte de la cour se fermer avec bruit derrière lui.

Un moment après, le silence au milieu duquel se trouvait Gertrude fut tout à coup interrompu par un léger bruit qui paraissait sortir de l'embrasure d'une fenêtre. Gertrude se leva et se dirigea du côté d'où partait ce bruit. A son approche, des sanglots entrecoupés se firent entendre. La jeune fille souleva une draperie; là, sur les coussins d'un sofa, une femme se trouvait assise ou plutôt affaissée sur elle-même: c'était la pauvre Kitty Ray. Sa robe de crêpe était chiffonnée; les fleurs qui avaient orné sa tête, détachées à moitié, tombaient négligemment sur ses épaules; ses cheveux étaient en désordre, et sa main pressait convulsivement la cordelière d'un des rideaux de la fenêtre. Tout en elle révélait la douleur la plus vive.

—Kitty! s'écria Gertrude en reconnaissant la jeune fille.

Au son de cette voix, Kitty se releva brusquement et se précipita dans les bras de Gertrude; puis sa tête s'affaissa sur l'épaule de son amie. Aucune plainte ne s'échappait de sa bouche, la pauvre enfant était évanouie. Ses mains étaient froides, ses regards fixes. Le seul signe de vie qu'elle donnât encore était un faible sanglot semblable à celui qui avait effrayé Gertrude en lui révélant la présence de quelqu'un dans le salon. Gertrude porta la jeune fille sur un fauteuil, la pressa sur son coeur, réchauffa ses mains dans les siennes, et parvint au bout de quelque temps à lui rendre un peu de sentiment. Pendant près d'une heure néanmoins, Kitty reçut les soins de son amie sans même paraître s'en apercevoir; ce ne fut qu'au bout de ce temps qu'elle revint complètement à elle. Gertrude alors, la voyant plus forte, l'engagea à se retirer dans sa chambre, où elle l'accompagna. Là enfin les larmes eurent leur cours, et bientôt Kitty, soulagée par l'explosion de sa douleur, se laissa persuader de se mettre au lit. L'émotion l'avait brisée, et elle finit par s'endormir profondément: heureuse d'oublier ainsi le chagrin qu'elle devait retrouver le lendemain assis à son chevet.

Gertrude de son côté résolut de veiller pour attendre le retour d'Isabelle, dont il fallait détourner l'attention, et qu'il importait de ne pas mettre au courant de ce qui venait de se passer. Elle demeura donc dans la chambre de Kitty, fut s'asseoir près de la fenêtre, d'où elle entendit plus d'une fois la jeune fille se plaindre dans son sommeil, qu'agitait sans doute quelque triste rêve. Il était minuit passé quand mistress Graham et sa nièce revinrent à la maison. Gertrude descendit pour avertir Isabelle que sa cousine était endormie dans sa chambre. Cependant le bruit des voitures avait réveillé la dormeuse, et lorsque Gertrude remonta, elle la trouva les yeux ouverts, cherchant à recueillir ses pensées.

Tout d'un coup sans doute la mémoire lui revint, car elle s'agita violemment, et appelant Gertrude:

—Je rêvais, lui dit-elle, de M. Bruce; auriez-vous jamais cru qu'il m'eût traitée de la sorte?

—Ma chère Kitty, vous l'avez peut-être un peu aimé, mais votre coeur est trop haut placé pour ne pas revenir de cette erreur. N'y pensez plus, il n'est pas digne d'un seul de vos regrets.

—Oh! je n'y pourrai pas parvenir, dit Kitty; je suis idiotte, comme il l'a dit!

—Eh! non, vous n'êtes pas sotte, vous avez vingt fois plus d'esprit que lui, et il faut le lui montrer.

—Et comment?

—Oui! faites-lui voir qu'avec toute sa douceur, Kitty Ray n'en est pas moins forte et courageuse, qu'elle a cessé de croire à ses mensonges, et qu'elle apprécie ses serments à leur juste valeur.

—Vous m'y aiderez, Gertrude, car vous êtes ma meilleure amie, vous qui avez pris mon parti et qui lui avez reproché son indigne conduite à mon égard. Vous êtes ma seule consolation, et vous ne m'abandonnerez pas.

Gertrude l'assura en l'embrassant qu'elle serait toujours fidèle à son amitié.

—Laissez faire, lui dit-elle, avant qu'il soit longtemps vous serez aussi gaie et aussi heureuse qu'auparavant. Cet homme-là ne vaut pas vos larmes.

Kitty assura qu'elle avait perdu le bonheur pour toujours. Mais Gertrude, sans avoir encore grande expérience du coeur humain, ne désespérait pas aussi facilement; elle avait compris que la violente douleur de Kitty était un torrent qui devait bientôt passer. Kitty, en effet, avait une de ces natures d'enfant où le beau temps et l'orage se succèdent avec rapidité.

Cependant elle la plaignait sincèrement et n'était pas sans crainte pour l'avenir. Elle avait peur qu'elle n'eût point assez de fermeté pour conserver sa dignité dans ses relations ultérieures avec M. Bruce, et qu'elle ne vint à s'attirer les railleries d'Isabelle et les reproches de mistress Graham, en laissant apercevoir à l'une et à l'autre l'affront qu'elle avait reçu.

Grâce à Gertrude et à Emily, la douleur et les regrets de Kitty s'allégèrent de plus en plus; mais ce fut là la moindre avantage que la jeune fille retira de ses relations fréquentes avec ces deux aimables femmes. Dans leur société son caractère se forma, son esprit se développa, et de la sorte la victime de M. Bruce se trouva bientôt avoir plus gagné que perdu à l'épreuve qu'elle avait subie. La jeune fille, folâtre et légère, dont le coeur s'était laissé prendre aux flatteries du bellâtre Ben, apprit, tant par sa propre expérience que par les conseils de ses amies, à reconnaître la vanité de son éducation première; ses défauts tenaient à son âge, et plus encore au milieu dans lequel elle avait vécu. Elle prit la ferme résolution de s'en corriger, et de cette époque date la réforme qui d'une jeune fille évaporée et frivole devait faire un jour une femme digne de tous les respects.

XXXII.—Envie, haine et malice

Pendant que Gertrude cherchait ainsi à calmer les chagrins de Kitty et à la rendre à la joie et au bonheur, elle était loin de se douter qu'elle était elle-même pour d'autres un objet de jalousie et de haine. Cependant Isabelle, qui n'avait jamais pu aimer une jeune fille dont le caractère et la conduite étaient comme un continuel contrôle de son égoïsme et de sa vanité, avait senti s'augmenter son antipathie pour l'amie d'Emily, en découvrant les sentiments que celle-ci nourrissait pour une jeune homme à l'amour duquel elle était loin d'être elle-même indifférente; aussi choisissait-elle toutes les occasions de lu nuire et de la perdre sions de lui nuire et de la perdre ham. Elle n'avait pas tardé à remarquer les rapports d'amitié qui se resserraient chaque jour entre Kitty et Gertrude; elle se rappelait que depuis le départ inexpliqué de M. Bruce, Kitty se tenait plus souvent auprès de Gertrude et d'Emily qu'au salon ou dans sa propre chambre. La froideur, ou plutôt la réserve que lui témoignait Kitty, ne servait qu'à l'irriter davantage, et pour se venger elle imagina d'insinuer à mistress Graham que dans un intérêt qu'il n'était pas difficile d'expliquer, Gertrude avait trouvé moyen de brouiller Bruce et Kitty, et qu'elle se réservait sans doute de profiter plus tard de cette mésintelligence.

Mistress Graham se montra d'autant plus disposée à se laisser aller aux suggestions d'Isabelle, qu'elle avait elle-même remarqué, disait-elle, que Kitty, dont le caractère était faible, paraissait, depuis quelque temps, dominée par Gertrude Flint.

La tante et la nièce complotèrent donc ensemble ou de surprendre le secret de Kitty, ou de la forcer à avouer par quelle manoeuvre Gertrude était parvenue à la distraire de son amour et à la supplanter dans le coeur de Bruce.

Gertrude ne fut pas longtemps à s'apercevoir du manque d'égards de ces deux dames, car, bien qu'elle fût jusqu'à un certain point tout à fait indépendante d'elles, il lui était impossible de vivre sous le même toit sans avoir de fréquentes occasions d'être blessée des impolitesses dont on ne cessait de l'accabler. La chose en arriva bientôt même à un tel point qu'il fallait toute la patience et toute la

L'AMOUR DE LA PATRIE ET LES CANADIENS

Conférence par M. A.-J.-H. Dubuc, Consul belge

(Suite)

Tous deux avaient la même idée: asurer l'avenir de la Colonie; répandre les lumières de la foi et de la civilisation.

Saluons Frontenac, la personnification de la lutte triomphante contre l'Angleterre et les sauvages non chrétiens. C'est la période de la fondation définitive de la Colonie. Puis vient la phase militante, je dirais la phase de notre âge héroïque, où le courage, l'audace, l'activité, la valeur personnelle suppléent au nombre. Ce ne fut plus qu'une suite de batailles tantôt contre les Anglais, tantôt contre les sauvages. Rappelons-nous le beau trait d'héroïsme de Dollard. Pendant sept jours cette poignée de braves tourmentés par la faim, l'insomnie et le froid, tinrent en échec 200 Iroquois. Ils tombèrent tous les uns après les autres, mais la Colonie était sauvée. Nous n'avons rien à envier à l'ancienne Grèce, nous aussi, nous avons notre Léonidas.

La France oubliait ses enfants du Canada, elle les laissait à leurs propres ressources.

Malgré le courage des habitants, ils se décimaient peu à peu. Habitués à se battre un contre dix, ils se voyaient dans la nécessité de lutter un contre vingt. Ce furent des guerres terribles, chaque soldat devint un héros, mais ils devaient succomber sous le nombre.

Montcalm, Lévis, Bourlamaque apparurent sur la scène. Malgré la disette, la rareté des munitions et la disproportion du nombre, le Canada ne désespérait pas de la lutte: "Nous combattons, écrivait Montcalm au ministre, nous nous ensevelirons, s'il le faut, sous les ruines de la colonie."

Inclinons-nous devant les vainqueurs de Carillon. "Quelles troupes que les nôtres, écrivait Montcalm, je n'en ai jamais vu de pareilles."

Enfin arrivent les jours de deuil, Montcalm tombe sur les plaines d'Abraham. Lévis brise son épée.

La noblesse riche se trouve dans la nécessité d'abandonner le Canada.

Ici commence une lutte non moins héroïque que la précédente: c'est la lutte pour l'existence d'une poignée de colons cédés par un marché diplomatique et que le vainqueur veut traiter en peuple conquis.

Nos pères abandonnés de tous, soutenus par leur foi, par leur attachement à leurs traditions, à tout ce qui les constitue une race distincte en Amérique, se groupent autour de leur Clergé. Chaque clocher devient un drapeau. Le commencement de la Colonie avait eu des Laval, des Plessis, avait été arrosé du sang de braves et de martyrs; aujourd'hui, c'est un dévouement héroïque du clergé qui sauve la race canadienne-française.

Le colon canadien, quand les nobles et les grands le délaissèrent pour regagner la mère-patrie, emportant là-bas avec eux, déchiré et ensanglanté le Drapeau fleurdelysé, comprit que dans ses malheurs il lui restait un ami fidèle, un ami constant... le Clergé.

Oui, saluons notre Clergé. Inclinons-nous devant ces hommes de Dieu. Nous leur devons tout.. et encore aujourd'hui, ils sont sur la brèche, prête à nous soutenir dans nos luttes, à nous diriger, à nous mener à la victoire.

Un jour le peuple poussé à bout se révolta à Saint-Denis, à Saint-Charles et à Saint-Eustache.

Nos pères furent vaincus par le nombre; mais l'Angleterre comprit et ne voulut pas répéter la faute de 1776. Elle nous accorda les institutions libres qui nous régissent aujourd'hui. La révolte peut n'être pas permise lorsqu'il n'y a pas de chance de succès; mais leurs motifs étaient nobles; ils voulaient la liberté.

Nous sommes restés français, mais sujets britanniques.

Avec notre poète Crémazie disons: "Albion notre foi, la France notre coeur."

Oui, admirons le grand peuple dont le drapeau a porté la civilisation dans les parages les plus reculés du globe. Apprécions les libertés dont nous jouissons à l'ombre de la constitution britannique: mais au prix de quelles luttes, de quels sacrifices avons-nous obtenu cette liberté?

Il nous a fallu l'arracher lambeau par lambeau. Et que de gloires politiques ne faudraient-ils mentionner?

Nos pères furent braves sur les champs de bataille, ils furent non moins vaillants dans l'arène des luttes constitutionelles.

Nos ancêtres, ce sont les Français d'autrefois; ce sont les Canadiens d'hier.

Et nous, les Canadiens d'aujourd'hui, soyons dignes de nos pères, soyons des modèles que les Canadiens de demain n'auront pas honte d'imiter.

Les premiers Français qui ont colonisé le Canada ont prouvé qu'ils étaient de fiers et infatigables combattants. Ils défrichaient le pays et cultivaient le sol en tenant la charrue d'une main et un fusil de l'autre. Il lui fallait agir ainsi pour se protéger contre les peuplades barbares qui les entouraient. Plus tard, ils eurent à se défendre contre les attaques d'envahisseurs civilisés et ils le firent avec une valeur non moins héroïque.

Plus tard encore, dans une autre arène, ils eurent à lutter pour le maintien de leurs droits, et la conservation de leur autonomie. Toujours ils se distiguèrent comme les valeureux enfants d'une race vigoureuse. Sur ce terrain-là malgré leur faible nombre, ils en sortirent avec les honneurs de la guerre et sont restés victorieux.

Ces luttes sans doute sont du domaine du passé. Elles semblent cependant renaître aujourd'hui pour nous.

Ne montrerons-nous pas le même courage? Ne lutterons-nous pas avec la même énergie?

Oui, nous lutterons pour défendre nos droits menacés. Et ne craignons pas de le dire, nous aussi, nous vaincrons.

La vie de l'homme, sur la terre, est un combat continuel. C'est comme le pain quotidien de l'humanité. Transportant la lutte sur un autre terrain nous ne devons pas rester inactifs.

Nous sommes entourés de races actives et industrieuses. Il n'est pas question de marcher contre eux le sabre au poing; mais de lutter avec eux dans les champ de l'industrie, du progrès, du développement de nos resources naturelles. Dans ce tournois pacifique, dans ce patriotique concours, luttons avec ardeur, montrons que notre race n'a pas dégénéré. Guerre à l'inertie, guerre à la routine, guerre aux pratiques surannées. Lançons-nous avec une prudente vigueur dans les voies du progrès. Ayons chaque jour la légitime ambition de faire mieux que la veille, de surpasser nos voisins, s'il est possible.

Les colons de Champlain à Québec et de de Maisonneuve à Montréal avaient à guerroyer contre la sauvage férocité de l'enfant des bois. Imitons-les. Portons la guerre avec ardeur contre la virginité sauvage de nos prairies incultes, dans le domaine de l'industrie et de la finance.

L'intrépide Dollard et ses 17 généreux compagnons versèrent leur sang et donnèrent leur vie pour sauver la petite colonie montréalaise. Donnons notre travail, répandons au moins nos sueurs pour faire grandir et prospérer la petite colonie canadienne-française de Manitoba.

D'Iberville, ce marin toujours vainqueur, ne tint jamais compte des obstacles. Dès qu'il apercevait un vaisseau ou un poste ennemi, il y courait sus et l'emportait d'assaut.

Faisons un peu comme lui. Lançons-nous sans hésiter dans le champ si vaste des exploitations agricoles et des entreprises industrielles, avec détermination de conquérir le succès.

Le premier homme civilisé qui a visité ce pays est un des nôtres, l'illustre Varennes de la Vérendrye. On sait au prix de quelles fatigues, de quels déboires, de quels sacrifices il a parcouru en découvrant ces plages alors barbares. Que voulait-il? Agrandir les domaines de son Roi, ouvrir la voie aux lumières du christianisme. Prenons exemple sur lui, inspirons-nous de ses vertus, essayons d'être ses émules pour coloniser par les nôtres une large part de ces terres découvertes par lui, pour implanter, affermir et agrandir la nationalité dont il a été le précurseur sur ce territoire.

Et nous Canadiens français de Winnipeg que pouvons-nous faire?

Ma conférence est déjà assez longue et je ne m'étendrai pas sur nos devoirs d'aujourd'hui.

Je laisse cela à d'autres conférenciers, car le sujet mérite d'être traité à fond.

Tout de même, je ne puis m'empêcher d'appuyer sur le mouvement du "Cri de Ralliement".

L'union fait la force. Pour arriver à un résultat pratique il faut que nous nous comprenions bien, que nous ayons une idée, même une âme. Et pour en arriver là, quoi de mieux que de nous grouper, de nous rencontrer, d'échanger nos vues et de nous entendre sur une ligne d'action.

Comme nos pères d'autrefois, groupons-nous autour du clocher, nos chefs naturels sont là qui nous attendent. Ils nous invitent et après tout l'histoire du passé est là pour nous montrer à qui nous devons donner notre confiance; c'est à notre clergé, à nos dévoués curés, à notre Archevêque.

La Société de Saint-Jean-Baptiste mérite toute notre reconnaissance pour chercher à nous grouper. C'est avec une vraie émotion que je m'enrôle sous sa bannière. C'est un cri de ralliement qu'ils nous lancent. N'y soyons pas sourds. Enrôlons-nous dans ce mouvement, remplissons les cadres de ses membres et ce sera déjà une victoire.

Dès que nous serons tous enrégimentés, nous pourrons nous compter, nous toucher du coude et nous irons de l'avant.

Commençons d'abord par cela et c'est un devoir pour chacun de nous de s'enrôler, puis nous verrons par la suite ce qu'il y aura à faire.

Supportons notre école française et ne craignons pas les sacrifices.

Soyons généreux et que nos enfants plus tard bénissent notre mémoire.

Et tous ensemble, sous les plis du drapeau qu doit abriter nos libertés, à l'ombre bénie du clocher qui s'élève au sein de chacun de nos groupes, sous la houlette pastorale du noble prélat que Dieu nous a donné, nous marcherons à main dans la main, avec harmonie et fraternité, dans le chemin du progrès, de la prospérité et de l'honneur.

LA FIN D'UN HEROS

Aveuglé par sa blessure il exige qu'on lui laisse tirer une dernière cartouche

Quartier général de l'armée anglaise, nord de la France, 15.—L'anecdote suivante, dont on peut garantir l'authenticité, nous vient du champ de bataille. Un chirurgien, après une charge allemande qui avait été sans résultat, trouva un soldat anglais étendu râlant. Une balle lui avait fait un trou dans la tête, et il refusait de se laisser soigner. "De grâce, docteur, permettez-moi de tirer encore une fois sur eux. Ne me forcez pas à rester tranquille jusqu'à ce que j'aie eu une nouvelle chance de tuer un Allemand, disait-il au docteur". La balle avait complètement aveuglé le soldat, et il insistait toujours pour connaître la distance où se trouvait l'ennemi et sa direction. Quand on lui répondit que l'ennemi était à 600 mètres il demanda au docteur de lui indiquer où il fallait viser et de le soutenir. Le soldat tira et s'affaissa. Quelques minutes après il était mort.

LE ROYAL SAUVEUR

Comment, grâce au roi Albert, un officier français échappa à la mort

Paris, 16.—Un soldat blessé qui se trouve à l'hôpital de Nantes, raconte comment le roi Albert a sauvé la vie à un officier français.

Au cours d'une violente charge à la baïonnette, un lieutenant s'aventura trop loin dans les lignes allemandes et fut abattu par une balle. L'officier était gravement blessé et fut laissé pour mort par les Allemands. La scène du combat changea et quoique l'officier fut très affaibli par la perte de sang, il se traina en dehors de la ligne de feu et enfin s'évanouit.

En reprenant ses sens, il vit deux officiers belges à ses côtés. un tenait une lanterne et l'autre pansait sa blessure. Ils le relevèrent avec précaution et le portèrent à une automobile qui se trouvait sur la route.

Arrivant à un hôpital de campagne près du quartier général de l'armée belge, il put mieux voir les deux officiers Il reconnut l'un d'eux, salua et allait commencer à parler, mais le roi lui imposa silence.

"C'est bien, brave héros, dit-il, ménagez vos forces; le monde ne peut se permettre de perdre des hommes comme vous."

LES GROS CANONS

"Il n'y a théoriquement pas de limite à leur portée", dit M. Turpin

Paris, 16.—M. Turpin, l'inventeur de la mélinite, parlant du bombardement de Dunkerque, avec un reporter du "Petit Parisien", a dit à ce dernier que "théoriquement parlant, il n'y avait pas de limite à la portée des gros canons".

"Quand j'étais attaché à la section d'artillerie technique au ministère de la guerre, le général André, qui était alors ministre de la guerre, me demanda de me livrer à des expériences spéciales pour voir s'il était possible de fabriquer un projectile qui puisse être envoyé de Calais à Douvres. Mes expériences et mes premiers calculs me prouvèrent que cela était possible."

Ce fut à cette époque que M. Turpin inventa la torpille aérienne, que les Allemands paraissent utiliser sur les deux fronts, aussi M. Turpin se demande-t-il comment les Allemands ont pu se procurer le secret de sa fabrication.

BALEINE VICTIME DES MINES

Les mines sous-marines font parfois des victimes bien inattendues.

Ces jour derniers, une baleine est allée s'échouer sur la côte ollandaise entre Egmond et Wijk-sur-Mer. Un collaborateur de la "Gazette de Hollande" a pu photographier le cétacé sur lequel douze personnes se tiennent debout, photographie que le journal hollandais publie sous ce titre: "Les victimes de la guerre". Notre confrère nous apprend que "l'énorme queue de ce sous-marin avait été prise dans une mine".

Les baleines, les cachalots, les requins ont une belle occasion de se rendre utiles en détruisant les mines mouillées dans les mers. A quand la création d'une équipe de baleines balayeuses de mines?

"UN CANADIEN ERRANT"

Lettres parisiennes et croquis canadiens

Sous ce titre, M. Ernest Bilodeau, rédacteur au **Devoir**, vient de réunir en un coquet volume les attachantes "lettres parisiennes" qu'il envoya naguère à l'**Action Sociale**. Il y a ajouté d'intéressantes chroniques, pleines de saveur locale bien canadienne; on dit même que "les vers se sont mis" dans cet ouvrage, que M. l'abbé Thellier de Poncheville, le renommé prédicateur français qui compte tant d'amis au Canada, a voulu faire précéder d'une délicate préface écrite sur le théâtre même du gigantesque conflit européen.

Parmi les vignettes hors texte que contient le recueil, on remarque une excellente photographie, encore inédite au Canada, d'un superbe vitrail offert, en 1891, par feu Honoré Mercier, premier ministre de la Province de Québec, à l'église de Tourouvre, en France.

L'imprimerie de l'**Action Sociale** a donné la plus jolie toilette typographique à l'oeuvre de M. Bilodeau, dont l'apparition compte déjà comme l'un des événements littéraires de l'année.

En vente à 50 sous dans toutes les librairies, à l'**Action Sociale** et au **Devoir**. On est prié d'ajouter 5 sous pour le port.

longanimité de Gertrude pour ne pas éclater.

Il était difficile, cependant, que cette patience, toute grande qu'elle fût, résistât indéfiniment aux épreuves qu'on lui faisait journellement subir. Gertrude n'avait jamais guère compté sur l'amitié et les attentions de mistress Graham et d'Isabelle, elle avait vu dès l'abord qu'il ne pouvait exister entre elle et ces deux dames aucun lien de sympathie; mais elle avait espéré qu'à force d'égards et de complaisances de sa part elle parviendrait à éviter toute espèce d'antagonisme. Maintenant même que la glace était rompue et que le dissentiment avait éclaté, Gertrude mettait tous ses soins à ne pas paraitre s'en apercevoir, et à se montrer encore plus bienveillante et plus empressée que par le passé; mais ses deux ennemies ne devaient pas si facilement lâcher prise: irritées toutes deux de trouver Gertrude impassible à toutes leur taquineries, elles se tournèrent d'un autre côté, et attaquant la jeune fille dans ses affections les plus chères, elles en vinrent à faire d'Emily le but de leurs railleries et de leurs sarcasmes habituels.

Forte contre l'injure et les dédains qui ne s'adressaient qu'à elle, Gertrude sentit son sang bouillir dans ses veines en voyant sa chère Emily en butte à ces moqueries et à ces manques d'égard que certaines femmes ont le talent d'organiser en véritable persécution. La position qu'occupait Emily dans la maison de son père ne permettait de s'adresser à elle que dans les termes de la plus stricte politesse La conduite et les actions d'Emily étaient d'ailleurs au-dessus de tout reproche. Il semblait même que le malheur dont elle était frappée commandait à ceux qui l'entouraient plus d'égards et de respect. Mais mistress Graham était brusque et acariâtre, Isabelle impertinente et égoïste: avec un pareil caractère elles devaient difficilement s'arrêter l'une et l'autre devant des considérations de la nature de celles que nous venons de signaler. Elles organisèrent toutes les deux contre l'aveugle un système de contradiction dont la victime ne s'aperçut pas d'abord, mais dont Gertrude sentit de suite toute la perfide portée. Toujours sur le qui-vive, elle parvint à parer bien des coups portés à Emily, à réparer avec adresse bien des manques d'égard volontaires, et à dissimuler pendant quelque temps encore à son amie les mauvaises intentions dont on était animée contre elle. C'est ainsi que pendant près d'un mois Emily ignora que certains services qui lui étaient d'ordinaire rendus par Bridget étaient tombés à la charge de Gertrude par suite des exigences de mistress Graham, qui avait donné à la domestique des occupations incompatibles avec les devoirs à rendre à miss Graham.

M. Graham, que des difficultés d'affaires d'intérêt avaient appelé à New-York, était depuis quelque temps absent de la campagne, malheureusement pour Emily, car sa présence aurait sans doute réprimé le mauvais vouloir de madame Graham, qui n'ignorait pas toute l'affection que son mari portait à sa fille, et combien il tenait à ce qu'on l'entourât constamment des soins et des attentions que réclamait sa position. C'était précisément ce grand amour de M. Graham pour sa fille, joint au respect que chacun avait pour Emily dans la maison paternelle, qui avait surtout excité la jalousie de madame Graham; L'affaire de Kitty n'avait été pour elle que tout à fait secondaire; elle s'en était seulement emparée comme d'un prétexte.

Un jour, peu de temps avant l'époque fixée pour le retour de son mari, madame Graham et Isabelle s'entretenaient ensemble, quand un domestique vint apporter une lettre; cette lettre était de M. Graham et était adressée à sa femme.

—Ah! dit mistress Graham, voici de bonnes nouvelles pour nous, Isabelle, cela nous promet quelques plaisirs, écoutez:

"Les affaires qui m'avaient appelé ici, écrivait M. Graham, vont être bientôt terminées; elles sont aussi avantageuses que possible, et je ne vois rien maintenant qui puisse retarder notre voyage en Europe. Je vous engage, ainsi que ces demoiselles, à faire tous vos arrangements pour être prêtes à la fin du mois prochain. Dites à Emily de faire aussi ses préparatifs ainsi que ceux de Gertrude."

—Il parle de Gertrude, dit aigrement Isabelle, comme si c'était quelqu'un de la famille. Je crains bien que nous n'ayons pas grand plaisir à voyager en Europe en remorquant à notre suite cette aveugle et sa désagréable compagne. Vraiment, je ne sais pas à quoi pense M. Graham de les emmener.

—Je voudrais bien les laisser à la maison, répondit mistress Graham, ce serait d'ailleurs une bonne punition pour Gertrude, mais il ne faut pas y conter. M. Graham aimerait mieux voyager sans sa main droite que sans miss Emily.

—Si je me marie jamais, répondit Isabelle, j'espère bien ne point épouser un homme affligé d'une fille aveugle. Savez-vous que c'est une terrible chose qu'une personne devant laquelle il faut toujours être en admiration, et presque en adoration, et aux ordres de laquelle il faut se mettre constamment!

—Heureusement je n'ai point à m'occuper d'Emily, c'est l'affaire de Gertrude.

—Et c'est ce qu'il y a de plus fâcheux: une femme aveugle a besoin d'une suivante, et cette suivante est une grande dame qui vole l'affection de tout le monde!

—Eh bien! que voulez-vous que j'y fasse, Belle? Je ne me plais pas plus que vous dans la compagnie de Gertrude, mais je ne vois pas trop moyen de nous en débarrasser.

—Il ne me semble pas bien difficile de dire un mot à M. Graham de ce qui est arrivé dernièrement, et si vous avez quelque influence sur son esprit, ce dont je ne doute pas, cela suffira pour le décider à laisser Gertrude ici.

—Elle le mériterait, certes, répondit madame Graham, et je crois qu'en effet je ferai bien de parler de sa conduite à M. Graham. Il sera fort étonné de la disparition de M. Bruce, car il croyait l'affaire arrangée entre lui et Kitty.

La conversation de la tante et de la nièce en demeura là, on venait d'appeler Isabelle au salon pour y recevoir une visite.

Comme Isabelle descendait en préparant son plus gracieux sourire pour recevoir des hôtes, qu'au fond du coeur elle trouvait très importuns de venir la déranger par l'affreuse chaleur qu'il faisait, elle fut croisée dans l'escalier par Gertrude, qui venait du côté de la cuisine, et portait sur ses bras une robe de mousseline, des cols, des guimpes, des collerettes, des manchettes, et nombre d'objets qui venaient d'être passés au fer. Gertrude rentra dans sa chambre, et comme elle était fatiguée du travail auquel elle venait de se livrer, elle s'assit un instant et ouvrit une jalousie, afin d'avoir un peu d'air. Au même instant mistress Prim entr'ouvrit la porte, passa d'un coup d'oeil l'inspection de la chambre, et voyant que Gertrude était seule, elle entra. Le regard qu'elle jeta sur le visage inondé de sueur de la jeune fille et qu'elle reporta aussitôt sur le monceau de linge repassé, lui fit faire nombre d'exclamations!

—Comment! s'écria-t-elle, miss Gertrude, je crois vraiment que c'est vous-même qui vous êtes fatiguée à repasser tout ce linge-là.

Gertrude sourit sans répondre.

—C'est une honte, je vous dis, reprit la brave cuisinière, de voir que vous vous êtes harassée à travailler dans cette cuisine brûlante, pendant que moi et les autres nous étions à faire un bout de sieste. Je suis bien sûre que si miss Emily savait tout le mal que vous donnent ses robes blanches, elle n'en voudrait jamais porter.

—Oh! cela ne m'a pas coûté beaucoup de peine à repasser, dit Gertrude, un côté de l'étoffe était toujours sec avant que j'eusse eu seulement le temps de la retourner.

—C'est admirablement fait; mais comment n'avez-vous pas confié ce travail à Bridget?

—Bridget a bien assez de travail, dit Gertrude en évitant de répondre directement à la question; puis il est bon que je m'entretienne la main, je désapprendrais vite sans cela, mistress Prim.

—Ce n'est pas une raison suffisante pour faire un pareil ouvrage pendant une après-midi aussi chaude. Et vous n'auriez pas agi ainsi, permettez-moi de vous le dire, si vous n'eussiez pas craint que miss Emily demandât son linge, et s'étonnât de ne pas le trouver prêt. Ah! les temps sont bien changés dans cette maison, car la fille de M. Graham, qui était autrefois seule à commander ici, voit son service négligé pour celui des nouveaux venus; aussi je vous assure que Bridget sait bien que penser de tous ces gens-là. Pas plus tard qu'hier, j'ai entendu mistress Graham lui ordonner de laisser là tout ce linge pour s'occuper de choses plus importantes. Notre Katty n'aurait pas obéi come cela; mais Bridget est une nouvelle venue. Ah! miss Gertrude, toutes ces dames-là ont bien changé les habitudes de notre maison, et cela me fend le coeur de voir comment tout s'y comporte. Il faut que je voie miss Emily et que je lui raconte tout ce qui se passe.

—Oh! n'en faites rien, je vous en prie, mistress Prim, reprit vivement Gertrude, notre pauvre Emily serait trop désolée si elle apprenait à quel point mistress Graham manque d'égards pour elle; j'aimerais mieux repasser tous les jours et faire des choses bien plus désagréables encore, que de l'affliger en lui apprenant qu'il y a ici des gens qui sont si mal disposés pour elle.

—Miss Gertrude, reprit-elle, je croyais que personne n'amait plus que moi notre chère demoiselle, mais je vois bien que vous l'aimez davantage encore. Je ne dirai donc rien sans votre assentiment; mais, voyez-vous, il faudra que je me tienne à quatre, car je souffre plus que je ne puis vous le dire de voir comment tous ces gens-là vous traitent, vous surtout qui êtes ici depuis votre enfance.

(A suivre)

L'INCIDENT ITALO-TURC

L'Italie aurait décidé de dénoncer le traité de Lausanne

Genève, 12.—La "Tribune de Genève" publie une dépêche de Rome indiquant que le gouvernement italien a décidé, vu le récent soulèvement en Tripolitaine, de faire savoir à la Turquie qu'elle considérait comme nul le traité de Lausanne.

La "Tribune" dit qu'une telle notification équivaut à une déclaration de guerre.

Les trains de voyageurs venant d'Italie sont bondés d'Allemands et d'Autrichiens. Des correspondants de journaux allemands sont arrivés de Milan et de Turin à Lugaro.



M. Hudson, Procureur général

MERCI A LA SAINTE VIERGE

D'une lettre de G...., dragon:

... Pour moi, je crois que la Sainte Vierge m'a visiblement protégé.

Le 15 août, le jour de sa fête justement, j'ai vu la mort de bien près. J'étais estafette, chargé de porter un pli au général. Mon peloton, envoyé en découverte à Bellefontaine, en Belgique, avait été reçu à coups de fusils.

Nous avions trois blessés.

Pendant un quart d'heure, les balles ont passé; ni moi ni mon cheval ne furent atteints. Je pars au galop porter mon pli. Je fais deux kilomètres environ. Soudain, à un croisement de route, deux uhlans me barrent le chemin, revolver au poing. Il faut passer pourtant: deux balles me frôlent la tête, j'enlève mon cheval d'un bond; d'un terrible coup de sabre en travers de la face, je mets un uhlan hors de combat; l'autre jure tout ce qu'il sait, moi je ne l'attends pas et je passe. Pas une égratignure.

Logiquement, je devais y rester; c'est Notre-Dame de Lourdes qui écartait les balles, j'ai toujours une de ses médailles à mon cou, et j'espère qu'elle continuera à me protéger.

M. Johnson, Les Travaux Publics

TÊTE-FOLLE

Décidément, c'est le règne de **Tête-Folle**. Depuis que tout Sainte-Anne est allé applaudir **Tête-Folle**, on ne parle plus que de **Tête-Folle**. Toutes les paroisses soupirent après Tête-Folle. Que voulez-vous, Tête-Folle, c'est la grande comédie organisée par un groupe de jeunes de l'A. C. J. C. pour les **Blessés d'Ontario**.

Ça déride, ça repose, ça fait rire pour quinze jours et puis il y a tant d'autres choses au programme. Heureuses les paroisses qui pourront avoir Tête-Folle. Encore quelques jours et Saint-Norbert, Sainte-Agathe, Saint-Jean-Baptiste, Saint-Pierre, Lorette et Thibaultville pourront lancer leur cri de soulagement.

Vive Tête-Folle.

M. NORRIS, PREMIER MINISTRE

Le nouveau cabinet

L'hon. T.-C. Norris a prêté serment comme premier ministre du Manitoba, au palais du gouvernement, mercredi soir. Son cabinet, est définitivement formé. Ceux qui en font partie sont:

Au ministère des ravaux Publics, M. hos. Johnson, député de Winnipeg Centre.

Procureur-général, M. A.-B. Hudson, député de Winnipeg-Sud.

Trésorier Provincial, M. Ed. Brown, sans siège encore.

Ministre de l'Instruction Publique, M. Thornton, député de Deloraine.

Ministre de l'agriculture, M. Val Winkler, député de Rhineland.

Secrétaire provincial et commissaire municipal, M. Armstrong.

A un caucus du parti conservateur, il a été annoncé que les membres du gouvernement avaient non seulement l'intention de démissionner, mais aussi de se retirer de la vie publique. De plus, les députés conservateurs furent informés que quelques-uns d'entre eux devraient abandonner leurs sièges, afin de permettre au nouveau gouvernement d'avoir une majorité substantielle dans la Chambre, sans être immédiatement obligé d'aller devant le peuple. Tout refus d'adhésion à cette suggestion signifierait une élection générale dans quelques mois.

La politique du nouveau gouvernement dépendra du résultat qu'amènera l'enquête sur le scandale des édifices du parlement. Le premier souci de la nouvelle administration sera de défricher cette mystérieuse affaire et de connaître les coupables.

Le premier ministre Sir Rodmond Roblin a publié la déclaration suivante: "A la dernière session de la Législature certaines déclarations sérieuses ont été faites, alléguant des paiements excessifs et portant d'autres accusations relativement à la construction des nouveaux édifices de la Législature.

Une commission royale a été nommée pour s'enquérir de toute cette affaire On met maintenant en doute l'autorité ou la juridiction de cette commission, ce qui entraînera force délais que le gouvernement croit peu désirable et contraire au bien public.

La production de certaine preuve, durant la session du comité des Comptes Publics entraîna le gouvernement à instituer une enquête ministérielle qui convainquit le gouvernement qu'un accommodement était nécessaire entre la province et les entrepreneurs.

En outre, le gouvernement croyait que cet accommodement pourrait être fait de façon plus satisfaisante par un nouveau gouvernement et que, constitutionnellement, il était responsable pour ses subordonnés en pareil cas. Pour ces raisons, j'ai présenté ma démission à Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur, avec prière qu'il demande à M. T.-C. Norris, chef de l'opposition, de former un nouveau ministère."

Le premier ministre ajoute que le retrait aux dernières élections, en grande partie de la confiance publique a influé en faveur d'une pareille décision, malgré le chaleureux et loyal appui de ses collègues, des députés et des électeurs de la province.

Il se dit reconnaissant de cet appui et déclare qu'il s'est dévoué honnêtement, avec toute son énergie, aux meilleurs intérêts de la province.

Il accorde qu'il a pu se tromper, mais il dépose les rênes du pouvoir avec la conviction qu'après que les nuages des conflits de partis se seront dissipés on reconnaîtra qu'il a rendu de réels services à la province.

Il rappelle qu'il a pris part aux affaires publiques du Manitoba durant toute la période de formation de la province, dont quinze ans comme chef de la politique provinciale. Il laisse à l'historien de juger du rôle qu'il a joué, mais il a confiance qu'on lui décernera le mérite d'avoir inauguré plusieurs phases de politique publique utile au Manitoba.

Il atend de ses amis et adversaires politiques le droit de laisser continuer par les plus jeunes énergies l'oeuvre qu'il a entreprise et de jouir, comme citoyen privé, des bienfaits de cette prospère province.

"Pour mon successeur, dit-il, en terminant, je n'ai que le plus bienveillant sentiment et j'espère que, sous sa conduite la province jouira d'une prospérité et d'un développement aussi grand, sinon plus, que celui qui amarqué la période durant laquelle j'eus l'honneur d'être premier ministre.

Voici l'opinion des organes libéraux et conservateurs de Winnipeg.

Le **Free Press**:

"L'inévitable est arrivé au Manitoba et le gouvernement Roblin a disparu de la scène.

"Notre système de gouvernement fonctionne lentement et lourdement. Il a fallu une lutte longue et ardue pour chasser du pouvoir un gouvernement qui, depuis des années, avait perdu la confiance de la population du Manitoba.

"Le gouvernement Roblin était arrivé à se croire investi de pouvoir comme de droit divin. Il ressentait à l'égard de ses adversaires à peu près les mêmes sentiments que ceux d'un despote de l'Orient dont le trône est menacé par une révolution. De là la longue série d'élections qui ont jeté de l'ombre sur la réputation de notre province.

"L'opposition libérale a accepté le résultat de l'élection comme une victoire, comme le gage de sa prochaine entrée au pouvoir.

"Pareille chute d'un gouvernement démissionnaire ne s'était jamais vue au Canada. Il s'en va sans garder le moindre vestige de dignité, sans la moindre parcelle d'honneur.

"C'est un jour de joie pous les citoyens de Manitoba, à quelque parti qu'ils aient appartenu par le passé. Presque sans exception ils se réjouissent que les rênes du gouvernement soient passées entre les mains honnêtes et habiles de M. T.-C. Norris."



M. Winkler, Agriculture



M. NORRIS



M. Armstrong, Secrétaire provincial

Ni homme ni femme ne devrait marcher péniblement à cause de cors quand on peut se procurer un remède aussi certain que le Holloway's Corn Cure.

LA VALEUR DE LA "CROIX DE FER"

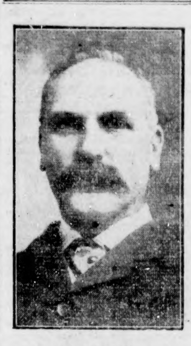
Le mois dernier, Guillaume II complimentait un soldat qui s'est bien conduit au feu.

—Je sais, dit-il, que vous êtes pauvre et seul soutien de vos vieux parents. Que préférez-vous obtenir, la Croix de Fer ou cent marks?

—Votre Majesté, suppute l'homme, pourrait-elle me dire la valeur en espèces de la Croix de Fer?

—Oh! pas beaucoup. Peut-être deux marks. C'est l'honneur qui lui donne son prix.

—Alors, choisit le soldat en saluant, je prierai bien respectueusement Votre Majesté de me faire remettre la Croix de Fer et quatre-vingt-dix-huit marks.



M. Thornton, L'Education

DEVINEZ QUI?

Un détachement français va prendre possession d'un village. Survient une troupe allemande qui a pour point de direction ce même village. Surprise des uns et des autres. Bataille A la première fusillade, tous nos officiers et tous nos sous-officiers tombent. Nos hommes crient:

—Nous sommes fichus!

Un commandement retentit:

—Baïonnette au canon! Vingt pas en avant!

La manoeuvre s'exécute.

—Couchez-vous!.. Tir à volonté!.. Visez bas!..

La compagnie obéit.

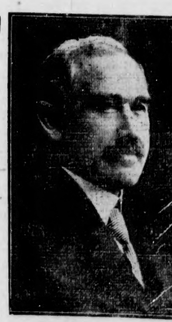
—Levez-vous!.. Cinquante pas en avant.. Couchez-vous!.. L'arme bien en mains!.. Debout pour la charge!.. En avant!..

La Compagnie se dégage, refoule les Boches et elle reste maîtresse du village.

Qui l'a groupée, commandée, sans qu'elle s'en doute, lui a redonné toute son assurance et fait retrouver toute sa vaillance, devinez qui, mais devinez qui?...

Le tambour!!

Y a-t-il un fifre boche qui serait capable d'en faire autant?



M. Brown, Trésorier provincial

LES MAINS RESTENT

Dans une attaque à la baïonnette, raconte un député mobilisé, capitaine d'artillerie, un obus arrive qui arrache le pied gauche à un poilu.

Le pied saute à dix mètres. Un infirmier arrive pour panser le malheureux qui lui dit:

—Va chercher mon pied. Il est là-bas. Ca peut toujours servir.

A l'ambulance, le général veut féliciter le poilu de son courage.

—Merci, mon général. J'ai encore un pied au service du pays. Je peux le perdre...

—Mais...

—Oui, ça m'est égal. Je suis professeur de piano, et mes mains me suffisent.



LES DROITS DU FRANCAIS

Devant un vaste auditoire, M. Henri Bourassa traite de nos droits

(Suite de la page 1)

même Toronto, la Mecque du loyalisme colonial, sont des villes beaucoup plus américaines qu'anglaises. La masse de la population des villes anglo-canadiennes se nourrit l'esprit par la lecture des revues et des journaux américains. Un nombre très considérable d'Anglo-Canadiens voyagent et séjournent aux Etats-Unis plutôt qu'en Angleterre. Les relations d'affaires entre le Canada anglais et les Etats-Unis sont de plus en plus intimes et envahissantes. Cette pénétration économique va s'accentuer profondément par le désarroi que la guerre a causé dans les finances de l'Europe et par les exigences de la reconstruction nationale, qui vont garder au-delà de l'Atlantique une forte partie des capitaux anglais qui alimentaient jusqu'ici nos maigres finances et nos industries naissantes. Déjà, c'est à la porte des banques de New-York que la plupart de nos corps publics sont obligés d'aller mendier les capitaux qui leur venaient jusqu'ici de Londres.

Ceux qui ne voient, dans la croissance formidable de cette force centripède, aucun danger pour la conservation des forces nationales démontrent tout simplement qu'ils ignorent les lois fondamentales des sociétés et les enseignements invariables de l'histoire.

Cette puissance d'absorption n'est pas contrebalancée chez nous, comme en Belgique, en Hollande ou en Suisse, par l'influence rivale d'une autre grande nation. Nous n'avons à lui opposer qu'une seule force de résistance réelle et durable: la présence d'un groupe ethnique considérable, parlant une langue différente, ayant d'autres traditions et un autre idéal que ceux du peuple américain.

Cette force de résistance vaudra dans la mesure où elle se maintiendra, non-seulement dans la province de Québec, mais dans toute l'étendue de la Confédéra- et particulièrement dans les provinces de l'Ouest.

C'était la pensée de CARTIER, agréée et favorisée par Macdonald, lorsqu'il entreprit de faire du Manitoba un second Québec.

C'était également la pensée d'un homme d'Etat, moins éminent mais d'un rare bon sens. John Henry POPE, lorsqu'il entreprit de masser le long de la frontière américaine, dans le comté de Compton, une population exclusivement française. Il avait commencé et c'était fort légitime, par faire de la colonisation anglaise; mais il constata bientôt que les Anglais les plus authentiquement **cockneys** ne tardaient pas, au contact de leurs voisins des Etats-Unis, à devenir de vrais Yankees. Il changea de tactique et se mit à faire de la colonisation française afin d'assurer la conservation de l'esprit britannique dans cette région.

Si les gouvernants et la population de l'Ontario savaient éclairer leur **loyauté** britannique des lueurs les plus fugitives de raisonnement, d'observation et de connaissance de l'histoire, loin de combattre l'immigration française dans leur province et d'appliquer aux Canadiens-français un régime d'assimilation à la prussienne, ils reviendraient aux traditions de Cartier et de Macdonald comme à la pratique de Pope et feraient la part la plus large possible aux Canadiens-français. La même pensée et la même politique devraient s'imposer davantage encore aux gouvernants des provinces de l'Ouest.

Le français à l'étranger — Commerce et Diplomatie

Dans l'ordre des relations extérieures, la conservation du français n'est pas moins nécessaire. En dépit des entraves que nous impose la sujétion coloniale, nous entrons peu à peu dans la sphère des grandes affaires du monde; et par "affaires" je n'entends pas seulement le négoce mais les relations politiques étrangères.

Dans le seul domaine du commerce, nos braves **colonials** semblent croire qu'en dehors du monde anglophone et des nations qui évoluent dans l'orbite de l'Angleterre, il n'existe que des peuplades barbares. La quasi totalité de nos échanges commerciaux se fait aujourd'hui avec les Etats-Unis et l'Angleterre. Un jour viendra où le commerce canadien devra forcément franchir ces limites. Les Canadiens s'apercevront alors que, même dans le domaine des affaires **pratiques**, la connaissance parfaite et l'usage courant de la langue française sont très utiles, souvent même nécessaires.

Le ministre du Commerce annonçait l'autre jour au parlement qu'il avait décidé d'envoyer un agent de commerce en Russie. Si cet agent ne parle pas et ne comprend pas le français, il s'apercevra bientôt qu'il n'est pas en état de nouer des relations utiles en Russie. Si son travail porte des fruits et que nos négociants veulent en bénéficier, ils doivent se préparer à correspondre en français—à moins que la haine du français ne leur fasse préférer l'étude de la langue russe.

Sans sortir de l'Amérique, il est bon de se rappeler qu'au sud de la Rio Grande grandissent une quinzaine de nations latines, dont quelques-unes sont appelées à de hautes destinées. Dans leur suffisante et colossale ignorance, la plupart des Anglo-Canadiens s'imaginent que les républiques sud-américaines sont peuplées de demi-barbares qui ne sortent d'une révolution que pour entrer dans une autre. Ils ignorent totalement que plusieurs de ces pays ont déjà atteint un degré de civilisation bien supérieur au nôtre; que, dans le seul domaine de l'agriculture et du commerce, la République Argentine nous fait une concurrence redoutable jusque sur le marché britannique.

Le Canada aurait tout intérêt à mieux connaître ces pays et à nouer avec eux des relations commerciales et politiques plus intimes. Pour ce double objet, la connaissance et l'usage du français nous sont indispensables. C'est la langue intermédiaire qui s'impose entre eux et nous. Déjà, dans les rapports que publie le ministère du Commerce à Ottawa, on lit invariablement que si les négociants canadiens veulent nouer des relations dans ces pays, ils doivent correspondre en portugais **ou en français** au Brésil, en espagnol **ou en français** dans l'Argentine ou le Chili, nulle part en anglais.

Que résulte-t-il de ces premières constatations? C'est que l'usage du français sera bientôt aussi utile à l'industrie et au commerce canadiens que l'usage de l'anglais. Avec l'anglais et le français on peut établir des relations dans le monde entier. Avec l'anglais seul, la porte d'une foule de pays nous est fermée.

Quels ont été les deux facteurs principaux de la merveilleuse progression de l'industrie et du commerce allemands? L'enseignement des sciences techniques et celui des langues étrangères.

J'ai parlé tantôt du régime scolaire particulier à l'Alsace-Lorraine; ajoutons quelques détails sur l'enseignement des langues dans tout l'empire allemand. Dans toutes les écoles moyennes et supérieures, l'enseignement d'au moins une langue étrangère est obligatoire. C'est en général l'anglais dans les régions du nord et le français dans les régions du sud. Dans les gymnases d'ancien type, correspondant aux lycées français et à nos collèges classiques, le français est obligatoire et l'anglais facultatif. Dans les gymnases modernes, comme aux écoles supérieures de sciences ou de commerce, le français et l'anglais sont obligatoires. Ce n'est assurément pas le culte des lettres et de la civilisation de la France et de l'Angleterre qui a dicté ce programme aux gouvernants et aux éducateurs de l'Allemagne contemporaine. Mais, en dépit de leur morgue et de leur foi dans la supériorité de la **kultur** germanique, ils ne sont pas encore assez aveuglés par l'orgueil national ni surtout assez bornés pour ne pas comprendre que la connaissance du français est un élément essentiel de toute culture supérieure, même pour la pratique du commerce et de l'industri.

En dehors du domaine des affaires proprement dites, où reste confinée la mentalité encore primitive de la plupart des Canadiens, des Canadiens-anglais surtout, la connaissance du français est encore plus essentielle.

Que le Canada reste plus ou moins longtemps à l'état de peuple à la mamelle, qu'il devienne un jour l'associé véritable de la Grande-Bretagne, ou qu'il rompe totalement le lien colonial, ses relations avec les pays étrangers vont s'accroître rapidement, surà la suite de la guerre actuelle qui nous a précipités brusquement dans les conflits du monde.

Les officiers et les soldats anglais, de la Grande-Bretagne ou du Canada, constatent aujourd'hui combien la connaissance du français leur serait utile. Dans une préface écrite en tête de la traduction d'un ouvrage technique du général Bernhardi,—le croquemitaine des jingos anglais, ou plutôt leur émule—le général FRENCH reproche aux officiers anglais d'ignorer les langues étrangères, et particulièrement le français et l'allemand. Si le reproche est mérité en Angleterre, il l'est infiniment plus au Canada, où les Anglo-Canadiens n'ont aucune excuse d'ignorer la langue d'un tiers de leurs compatriotes.

Avant longtemps, le Canada sera forcé d'avoir des représentants officiels, consuls ou agents de commerce, dans un grand nombre de pays. En dehors de l'Angleterre et des Etats-Unis, la connaissance et l'usage du français langue diplomatique du monde civilisé, seront plus utiles à ces fonctionnaires que la connaissance et l'usage de l'anglais.

Le français, langue de la civilisation supérieure

Indépendamment de toutes les circonstances extérieures, en dehors et au-dessus des exigences du commerce et de la politique, aucun Canadien, anglais ou français d'origine, ne doit désespérer de voir son pays monter un jour au niveau des nations véritablement civilisées. Le jour viendra, espérons-le, où le Canada fournira au monde plus et mieux que des sacs de farine, des rails de chemin de fer, ou même que des soldats et des vaisseaux de guerre. Il y aura une pensée canadienne, une civilisation canadienne, une science canadienne, un art canadien, qui se manifesteront par des oeuvres vraiment supérieures. Les représentants et les interprètes de cette pensée devront nécessairement communiquer avec les esprits supérieurs des autres races, des autres civilisations. Ce jour-là, le français reprendra d'emblée tous ses droits. Tant que subsistera la civilisation européenne et les fruits de son expansion dans le monde, le français restera la langue de communication des esprits supérieurs de l'humanité, comme elle est restée la langue de la haute diplomatie après que la France eut cessé d'exercer sur l'Europe sa domination politique et militaire. Dans toutes les hautes sphères de la pensée humaine, la langue française conserve son empire à cause de sa clarté, de sa souplesse, de sa logique et de son caractère d'universalité, qui la rendent la plus propre à exprimer les pensées les plus élevées et les démonstrations les plus limpides.

C'est le rôle que le grec a joué dans l'antiquité.

Lorsque les Romains eurent conquis la quasi totalité du monde alors connu, tout convaincu qu'ils étaient, comme les Anglais ou les Allemands d'aujourd'hui, de la supériorité de leurs institutions et de leur gouvernement, tout imbus de l'orgueil national et de la morgue romaine, ils furent assez intelligents pour comprendre qu'il manquait un couronnement à leur puissance et une supériorité intellectuelle à leur civilisation. Ce couronnement et cette supériorité, ils l'empruntèrent à la Grèce, pourtant réduite aux proportions de province de troisième ordre. Ils peuplèrent leurs temples des oeuvres de la statuaire grecque, cette expression la plus parfaite de l'esthétique humaine. Ils confièrent la direction de leurs écoles aux pédagogues d'Athènes. En dépit de leur rudesse et de leur orgueil, ils apprirent bientôt à apprécier les beautés de la langue grecque; et un jour vint où l'idiome harmonieux des Hellènes fut l'instrument de communication de tous les esprits supérieurs de l'Empire, la marque de toute éducation complète, comme la langue française l'est aujourd'hui dans tous les pays civilisés, même aux Etats-Unis. Les décrets du Sénat étaient affichés sur les colonnes du Forum romain dans la langue grecque, comme aujourd'hui, les traités et les notes diplomatiques de tous les pays civilisés sont rédigés en français.

Oui, un jour viendra sûrement où les Anglo-Canadiens, sortis de l'ornière où les retiennent les préoccupations bornées du mercantilisme, nous remercieront à genoux d'avoir conservé au Canada cet élément inappréciable de civilisation et de culture supérieure.

Ils comprendront alors que la lutte que soutiennent aujourd'hui contre eux les Canadiens-français de l'Ontario est la lutte de la justice contre l'iniquité, de la liberté contre la tyrannie, du droit contre la domination arbitraire du nombre, de la meilleure sinon la plus ancienne tradition britannique contre l'exclusivisme prussien ou le mercantilisme yankee, en un mot, la lutte de la civilisation contre la barbarie. C'est à ce cri qu'on enrôle aujourd'hui les jeunes Canadiens, anglais ou français, pour aller soutenir en Europe le choc des hordes allemandes. N'y obéirons-nous point pour faire triompher le même principe sur la terre canadienne?

ST-BONIFACE

AU COLLEGE

Résultats des examens des élèves du Collège de Saint-Boniface

On obtenu le degré de Bachelier ès Arts—

Avec très grande distinction: M. l'abbé Joseph Bellavance, Anatole Bohémier: Médaille de bronze; Georges LaFlèche, médaille d'argent; Casimir Wyrzykowski.

Avec grande distinction: George Szkwarok.

Philosophie 1re année:—Norbert Bellavance, 1A, bourse de $150; Albert Brunet, 1A: Adrien Doiron, 1B; Ildor Joyal, 1A, bourse de $100; Napoléon Laporte, 2.

Rhétorique. — Signard Beaudoin, 1B; Wilfrid Decosse, 2; Antoine d'Eschambault, 1A; Rosaire Gagné, 1B; Louis-Philippe Gagnon, bourse de $50; Ovila Maquin, 1B; Donat McDougall, 1B; Aimé Paquette, 1B; Pierre Piéton, 1A, bourse de $50; Albert Prince, 2; Lucien Provencher; Anthony Messner, 2.

Belles-Lettres. — Léon Beaudoing, 1B; Joseph Desharnais, 1B; Hyacinthe Lapointe, 2; Edmond Lavoie, 1B; Antonio Marcoux, 2; Gabriel Poitras, 2; Edmond Préfontaine, 1A, bourse de $50; Jean Préfontaine, 1B; Paul Prince; James Callahan, 2; Alexander Ehmann, 1B; Walter Gagné, 2; Bryan Kinzie, 2; James Lane, 1A, bourse de $50.

• • •

Mariage

11 mai. J.-A. Beauchemin, fils de Bernard Beauchemin, de Saint-Malo d'Auckland, Québec, et de Mlle Aurore Chabot, fille de M. Stanislas Chabot, de Saint-Malo, Manitoba.

• • •

Baptêmes

13 mai. Joseph-Léon, fils d'Armand Chénier et de Marguerite Saint-Laurent. Parrain et marraine: Arthur Bissonnette et Mercedès Martel.

16 mai. Laure-Marcelle, fille de Léon Rossignon et de Adèle Aniset. Parrain et marraine: Victor Declaux et Laure Rossignon.

16 mai. Paule-Jeanne, fille de Henri-Hubert Brunin et de Marie-Louise Marchand. Parrain et marraine: M. Christianes et Martha Vanbrabaut.

• • •

Sépultures

11 mai. Marie-Elizabeth Desjarlais, âgée de 12 ans, décédée à l'Hospice aché, était originaire de Saint-Laurent.

14 mai. Gaston, fils de Xavier Desmarais. Décédé à l'âge de 5 ans.

• • •

Mgr l'archevêque a conféré dimanche, dans la chapelle du Petit Séminaire, la tonsure à MM. les abbés Alphonse Fortin et Joseph Bellavance, et le sous-diaconat au révérend frère Gabriel, trappiste.

• • •

MM. Alfred Communé, Antoine Grivaux, Marc Mélon, réservistes français, nous ont quitté hier matin pour Montréal, d'où ils se rendront à New-York prendre le paquebot qui les conduira en France.

• • •

A l'occasion du 43me anniversaire de Mme Joseph Rousseau, résidant actuellement No 99 rue Bertrand, sa famille et ses amis lui ont fait une belle manifestation d'amitié.

Cette soirée fut présidée par MM. J.-A. Desjardins, entrepreneur de pompes funèbres, avenue Taché, et C.-Jos. Pageau, ancien québecois et ami de la famille.

L'ouverture fut honorée d'un joli morceau de musique et de déclamation et aussi suivie de beaux chants par Mlle Jeannette Poirier, de Saint-Boniface.

Au nom de tous les invités une adresse fut lue par Mlle Jeannette Poirier et un cadeau présenté par Mlle Bebianna Rousseau.

Mme Jos. Rousseau a joliment répondu à l'adresse, remerciant bien cordialement sa famille et ses amis d'avoir voulu célébrer son anniversaire.

Mlle Jeannette Poirier commença la veillée par de jolis morceaux de musique suivi de chant par MM. J.-A. Desjardins, de Saint-Boniface, Alp. Poirier, épicier à Norwood, C.-Jos. Pageau, de Norwood.

Au nombre des invités: M. et Mme Jos. Rousseau; M. et Mme Berriault; M. et Mme Dougall; M. et Mme Choquette; M. et Mme Alp. Poirier; Mme P. Richard, de Sainte-Clothilde, Horton; Mlle Bebianna Rousseau; Mlle Jeannette Poirier; Mlle A. Godet; Mlle F. Bonin; Mlle Antoinette Berriault; Mlle F. Vanlaer; Mlle Rosie Smith; MM. J.-A. Desjardins, Couture, de l'hôtel Norwood, Geo. Boiteau, H. Raynolds, C. Lowe, Dusablon et C.-Jos. Pageau.

Pour la semaine com. le 16 mai

SACRE-COEUR

Le jeune Henri Castela, fils de M. F. Castela, 815 avenue Winnipeg, est décédé après quelques jours de maladie. Le corps sera inhumé demain au cimetière Sainte-Marie.

• • •

Ce matin, le R. P. Anzalone, o.m.i., a béni le mariage de Mlle Marie-Louise Hamel à M. Earl-Forbes Foster.

• • •

M. Alexandre Gélinas, étudiant en droit de première année, a passé avec succès ses examens.

TROIS VILLAGES CONQUIS PAR LES FRANCAIS

A Carency, l'ennemi perd trois bataillons et six compagnies du génie. — 20 canons, 2 mortiers, 3,000 fusils pris

Paris, 13. — De brillants succès ont été remportés la nuit dernière par les forces françaises au nord d'Arras. Le fortin et la chapelle de Notre-Dame de Lorette ont été victorieusement défendus contre les contre-attaques des Allemands.

Le village de Carency a été pris d'assaut ainsi qu'une forte position allemande située au nord de ce village. Des centaines d'Allemands furent tués à la baïonnet te et plus de mille prisonniers, dont 30 officiers, ont été capturés.

Les Français ont aussi conquis plusieurs centaines de mètres de tranchées au nord de Neuville-Saint-Vaast et pris possession de la plus grande partie du village.

M. Millerand, ministre de la guerre, a adressé aujourd'hui au général Joffre le télégramme de félicitations suivant:

"Les résultats déjà obtenus par notre action démontre l'excellence de la préparation et la valeur de l'exécution. Vos armées et vous-même ont une fois de plus mérité l'admiration et la reconnaissance de la nation."

• • •

Paris, 13 mai, 11 heures soir.—Le communiqué officiel suivant a été publié ce soir:

L'armée belge, hier soir, au cours d'une nouvelle attaque sur la rive droite de l'Yser, a repoussé l'ennemi, qui, en se retirant, a laissé plusieurs centaines de morts sur le terrain.

"Au nord d'Arras, nous avons obtenu de nouveaux et importants résultats. En capturant Carency, il est tombé entre nos mains beaucoup de matériel de guerre; il n'a pas encore été possible d'en faire l'inventaire complet. Le butin comprend: deux canons, un obusier, deux mortiers, une douzaine de lance-bombes, un grand nombre de mitrailleuses, trois mille fusils et une grande quantité d'obus et de cartouches.

"Dans le bois de la côte 125, nous avons trouvé les cadavres de trois compagnies allemandes qui ont été anéanties par notre artillerie.

"L'ennemi a bombardé Carency cet après-midi sans résultat. La prise de Carency nous a permis de faire des progrès vers le nord où nous nous sommes établis dans Albain-Saint-Nazaire, que nous occupons à l'exception de quelques maisons le long de la rivière. Dans les environs, la lutte continue. Nous avons fait plusieurs centaines de prisonniers. Comme il battait en retraite, l'ennemi a incendié la moitié du village.

"A Neuville-Saint-Vaast, nous avons occupé un nouveau groupe de maisons dans la partie septentrionale du village. Nous avons pris dix-sept canons et obusiers de gros calibre.

"En Argonne, au pavillon de Bagatelle, nous avons repoussé deux attaques allemandes; l'une de nuit, l'autre de jour. Cette dernière a été très violente.

"Les succès annoncés ce matin dans le bois Le Prêtre, nous ont rendus maîtres des dernières défenses allemandes de ce bois. Toute la position est maintenant entre nos mains."

• • •

Paris, 13, 3 heures après-midi.—Le communiqué officiel suivant a été publié cet après-midi.

"Pendant la soirée de mercredi à jeudi, nous avons remporté de brillants succès au nord d'Arras.

"A Notre-Dame de Lorette, nous restons maîtres du fortin et de la chapelle.

"Dans le vaste quadrilatère de tranchées et d'ouvrages de campagne qui se trouve au sud de la chapelle de Notre-Dame de Lorette, nous avons été soumis à une très violente contre-attaque. Un combat féroce s'engagea dans ce quadrilatère et dura toute la nuit. Ce matin nous étions complètement maîtres de la situation, et avions infligé de très grosses pertes à l'ennemi.

"Pendant la nuit, nous avons aussi pris d'assaut tout le village de Carency ainsi que le bois qui se trouve au sud du village, à la cote 125. Les troupes allemandes qui occupaient le village et le bois se composaient d'un bataillon du 109e régiment d'infanterie, d'un bataillon du 136e régiment d'infanterie, d'une bataillon de chasseurs bavarois et de six compagnies fortes de 300 hommes chacune. Ces forces avaient fait de Carency et du bois de la côte 125 une position extrêmement forte. Malgré que leur nombre ait été considérablement réduit par leurs pertes en tués, blessés et prisonniers, subies les jours précédents, ces troupes opposèrent une résistance désespérée à nos attaques effectuées contre un véritable labyrinthe de tranchées, de blockhaus et d'étroits couloirs.

"Nous avons brisé la résistance de l'ennemi, et à la fin de la journée, nous étions complètement maîtres de la situation. Nos soldats ont tué des centaines d'Allemands à la pointe de la baïonnette. Nous avons fait 1,050 prisonniers, parmi lesquels il y a une trentaine d'officiers. Au nombre de ces derniers se trouvent un colonel et le commandant d'un bataillon de chasseurs.

"Hier, nos positions situées à la sortie méridionale de Souchez, ont été attaquées violemment par l'ennemi. Néanmoins nous les avons conservées.

"Nous avons progressé sensiblement dans les attaques que nous avons livrées pour nous emparer de Neuville-Saint-Vaast et au nord de ce village. Sur ce dernier point, nous nous sommes emparés de plusieurs centaines de mètres de tranchées et nous avons occupé la route appelée le "Grand chemin des Carrières" qui va de Neuville à Givenchy. Nous n'occupions hier matin que la partie nord. Le résultat de notre attaque, livrée dans la soirée, a été de nous faire occuper toute la partie centrale de ce village, maison par maison. Les Allemands ont été repoussés jusqu'à la partie sud du village, où nous avons réussi à les tourner. Nos troupes, dans ce combat, ont donné des preuves admirables de courage et de ténacité.

"Dans le bois Le Prêtre, nous avons occupé, hier, une nouvelle ligne de tranchées allemandes."